Deuxième année. — N° 88. LE NUMÉRO : 10 CENTIMES Du 5 au 12 octobre 1888.

LUTÈCE

Journal Littéraire — Politique — Hebdomadaire

RÉDACTION
Tous les Mercredis
De 5 heures à minuit.
Et les autres jours de 5 h. à 6 heures.

LÉO TRÉZENIK
RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES RALL
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Bureaux : Boulevard Saint-Germain, 16, Paris.

ABONNEMENTS
Un an. . . . . 7 francs.
Six mois. . . . . 4 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

SOMMAIRE

Enfant terrible. — *Georges Rall.*
Le Rayon bleu. — *Paul P...t.*
La Chanson de la vie. — *Jean Morèas.*
Les Poètes maudits. — *Paul Verlaine.*
Zigs-Zags. — *Jacques Trémora.*
La Soupe et le Bœuf. — *Henry Heitey.*
La Semaine littéraire et artistique.
Notre Téléphone.
Feuilleton : Un Mariage de raison. — *Léo Trézenik.*

CHRONIQUE LUTÉCIENNE

ENFANT TERRIBLE

Les romanciers, les auteurs dramatiques, les caricaturistes et surtout les nouvellistes à la main ont usé et abusé de ce type, dont il est facile de tirer des effets variés et souvent très drôles : l'enfant terrible.

Ce jeune personnage qui passe son temps à mettre ses pieds innocents dans tous les plats, au grand désespoir des parents et amis, est un produit bien caractéristique de notre civilisation hypocrite et trompeuse.

C'est lui qui, « dans sa candeur naïve », vient renverser d'un mot tout l'échafaudage si péniblement élevé de faux sourires et des amabilités à double visage, destinés à faire croire aux gens abhorrés qu'on éprouve pour eux des sentiments pleins d'affection.

C'est lui qui révèle, inconsciemment, au mari, que sa femme cascade avec un cousin; à la femme, que son mari embrasse la bonne; aux amis de la maison, qu'on se moque agréablement d'eux quand ils sont partis — et ainsi de suite.

Les histoires, souvent trop réelles, dont le dénouement est tantôt folâtre, tantôt tragique, abondent sur ce sujet. L'invention y a naturellement sa large part et on crée aujourd'hui des « enfants terribles », comme on fait des « polices correctionnelles », des « calinotades », ou des « paraqués de la dame aux six petites chaises » — entre deux bocks.

Il y a en ce moment, dans ce qu'on dénomme les sphères politiques — parce que, prétend Maupalus, il faut être rond comme la lune pour en faire partie — quelqu'un qui attire bien du désagrément à sa famille, en jouant ce rôle au naturel. C'est M. Daniel Wilson, l'enfant terrible de la Présidence.

Les journaux sont remplis des « gaffes » que commet à tout instant ce diable de petit Daniel qui trempe ses doigts dans tous les pots de confitures, les fourre dans tous les nez, tire la langue à tous les visiteurs et montre son derrière à tous les passants. Entre temps, il esquisse un pied de nez à l'adresse de ceux qui ne se montrent pas satisfaits de ses agréables facéties.

On connait quelques uns des bons tours dont il s'enorgueillit à juste titre.

D'abord, quand un monsieur quelconque veut expédier une lettre, il va bonnement acheter, moyennant un certain nombre de centimes, un timbre-poste qu'il colle sur sa missive, avant de la jeter dans la boîte de M. Cochery. Mais le gendre d'un président de république ne peut pas se conduire comme un vulgaire pékin — sous peine de déroger. Aussi Daniel trouve-t-il beaucoup plus pratique d'apposer sur sa correspondance le cachet officiel qui exonère tout objet du droit de transport. N'est-ce pas fort naturel? Doit-on voir là autre chose qu'une économie bien entendue? Et ne faut-il pas admirer sans réserve cette noble qualité chez le prodigue d'autrefois, habitué du Café Anglais?

On reproche aussi à ce pauvre Daniel de profiter outre mesure de sa situation, et de la facilité qu'il a d'approcher le chef du gouvernement pour dérober, au profit de son journal personnel, *la Petite France*, des renseignements officiels et encore secrets, tels que la nomination des nouveaux magistrats et la mise à la retraite des juges réactionnaires. Qu'importe cependant au public d'apprendre les nouvelles par *la Petite France*, au lieu de les trouver dans *le Journal Officiel!* C'est là une affaire de noms et les braves électeurs doivent être contents de faire plaisir à Daniel le bien-aimé, en achetant sa feuille, de préférence aux autres. Dailleurs, le canard Wilson coûtant sensiblement moins cher que son concurrent, tout l'avantage est pour les lecteurs.

En dernier lieu, — et passant sur beaucoup de faits secondaires, — les papiers publics déclarent que le départ précipité du roi d'Espagne a été causé uniquement par le même Wilson. Les cris furieux de la foule, la réception plus que froide du peuple de Paris, ne sont pour rien dans la fuite rapide d'Alphonse vers le pays des guitares, l'attitude réservée de Daniel aurait seule provoqué la colère du souverain et son éclipse totale.

Ces récriminations sont futiles et prouvent combien le monde est méchant. En patriote convaincu, Daniel reçoit le nouveau colonel prussien comme un créancier et on l'accuse d'avoir froissé notre hôte et compromis notre réputation d'affabilité. Ce serait à dégoûter de la politique, — si on ne la détestait par principe.

Les menues fumisteries de M. Wilson ont excité la fureur des « folliculaires ». Les criailleries ne cessent plus. Du moment, écrit-on, où il a épousé la fille de M. Jules Grévy, cet ancien viveur s'est cru tout permis — à nos dépens. S'il n'a pas dit « l'Etat, c'est moi! » il a dû le penser. Les français sont taillables et corvéables à merci pour ce seigneur qui trouve doux de vivre à bon compte, sous les frais ombrages de l'Elysée. Les vils contribuables qui triment tout le long de l'année ne sont-ils pas là pour solder l'addition? Pourquoi donc se gêner! Ces manants sont trop heureux d'entretenir un prince aussi magnifique.

Tout cela est parfaitement vrai. Mais il faut avouer que M. Daniel Wilson aurait joliment tort de raisonner et d'agir autrement — puisqu'on le laisse faire!

GEORGES RALL.

LE RAYON BLEU

Extrait du chapitre 52 de l'histoire des peuples de la Planète Mercure dictée par les esprits omniscients à Marco Flamma le Monomane.

... Ceci se passait deux cycles solaires avant la venue du grand Justicier alors que la Force primait encore le Droit.

Les Têtes de Pioche habitants prolifiques des *terres stériles* étaient devenus la terreur des états voisins et ils avaient un chant de guerre qui commençait ainsi :

Krack kan krack! agh! ag krach. Les Zutistes, au contraire, peuple limitrophe, habitants des terres fertiles, prenaient en pitié ces fanfaronnades et ils n'avaient aucun chant de guerre.

Cela ne pouvait continuer.

Ayant appris que tous les chiens des zutistes répondaient au nom de Kragag, qui était le sien, le roi des terres stériles déclara ne pouvoir admettre une semblable injure ; et tout son peuple cria vengeance et s'arma au chant du krach kan krach!

« Krach kan krach! Les morts vont vite! »

Les morts allèrent vite, en effet!

En une seule nuit, en moins de cinq minutes, alors que leur invasion grondait menaçante, 1,500,000 Têtes de Pioches disparurent et avec eux dix villes et cent deux villages ; et le sol d'une province entière fut labouré, comme par une charrue gigantesque.

Et le seul tête de pioche qui survécut à ce cataclysme apocalyptique raconta qu'il avait vu deux immenses serpents de feu siffler et bondir ; telle est la légende.

Voici l'histoire :

Un quart de cycle solaire avant ces évènements, le Ministre de la Guerre de Zutèce, capitale des états zutistes, avait reçu la lettre suivante :

Citoyen Ministre :

Je suis persuadé que la découverte de Marcelo Pratorum (la transmission des forces par l'électricité) peut avoir des applications dont on ne se doute guère.

Parmi ces applications, il en est une, d'une haute portée sociale et qui repose sur une idée que j'ai l'honneur de soumettre à votre critique.

Voici l'énoncé du problème à résoudre : étant donnée une chûte d'eau d'une grande puissance et le mouvement de cette chûte étant transformé sur place et transmis par deux fils à la frontière même, est-il possible de faire passer le courant dans deux faisceaux de lumière produits par les passants générateurs d'un phare frontière, et en faisant se rejoindre les extrémités de ces rayons sur les ennemis, de fermer ainsi *le courant* et de déterminer la décharge électrique?

En d'autres termes, un rayon de lumière peut-il être conducteur d'électricité? Quelles sont les lois de *réceptivité* électrique des faisceaux lumineux?

J'ignore si l'on a déjà fait des recherches à ce sujet, mais si ces recherches n'ont pas abouti cela tient peut-être à ce que l'on n'a pas assez tenu compte des deux facteurs suivants :

1° Il faut expérimenter non pas sur deux faisceaux de lumière blanche, mais sur les rayons du spectre, chacun de ces rayons est doué en effet, de vibrations spéciales, et il importe, pour qu'un faisceau de lumière devienne conducteur que le nombre de ses vibrations soit au nombre des vibrations du courant électrique dans les fils dans un rapport déterminé ; par suite il faut rechercher quels sont les rayons du spectre à employer et dans quel rapport entre eux.

2° Il importe en même temps que l'intensité de la source lumineuse soit à l'intensité du courant dans les fils dans un rapport également déterminé.

Ces éléments pourraient servir de base au calcul ; mais on peut d'une façon empirique et par tâtonnements arriver à déterminer la loi de réceptivité électrique des faisceaux lumineux.

A cet effet, ceux-ci étant préalablement maintenus rejoints à leur extrémité et un ajustage spécial dont je parlerai plus loin permettant de mettre en communication les fils et les rayons, on interceptera successivement (par des écrans) à leur sortie d'un *prisme* les différents rayons du spectre en même temps qu'à l'aide d'un frein électrique on modifiera convenablement l'intensité de la source de lumière.

Si à un moment donné pendant la durée de ces recherches, les conditions de réceptivité électrique sont remplies, on en sera averti aussitôt par la décharge à l'extrémité des rayons. Il faudra alors prendre note des différents rayons du spectre non interceptés et de l'intensité de la source lumineuse et du courant dans les fils.

Voici maintenant ce que je vous propose.

Des chûtes d'eau naturelles ou créées de main d'homme transmettront leur mouvement transformé en électricité à de grands phares-frontières, dont les générateurs lumineux seront alimentés par une dérivation du courant; dérivation possible comme les expériences de Marcelo Pratorum l'ont récemment prouvé.

Les deux sources de lumière pourront être alors des soleils électriques dont chaque faisceau devra passer à travers un prisme; au sortir de ce prisme, une succession de petits prismes convenablement inclinés ne permettront qu'aux rayons conducteurs d'être projetés sur l'horizon. Ils dévieront les autres en leur servant d'écran.

Les faisceaux conducteurs traverseront ensuite chacun une lentille plan concave, à grand rayon, afin qu'ils puissent conserver sensiblement le même diamètre dans toute leur longueur et ne pas prendre

la forme d'un cone à base tournée vers l'horizon c'est dans ces lentilles qu'est placé l'ajutage destiné à faire passer l'électricité des fils dans les rayons. Ces fils, modifiés préalablement dans leur structure comme on fait pour le microphone, s'épanouiront dans l'intérieur des lentilles en un plumeau métallique dont les pointes seront dirigées dans le sens du courant. C'est aux lieux d'émergence de ces pointes sur la face concave des lentilles que le courant électrique, trouvant derrière lui une masse non conductrice passera dans les faisceaux lumineux.

Si, maintenant à l'aide d'un télescope qui me permettra d'apercevoir les ennemis, et d'une vis micrométrique qui donnera aux deux soleils électriques l'inclinaison convenable, je fais se joindre les faisceaux lumineux sur l'horizon en y déterminant une décharge, je pourrai balayer au loin la plaine et y foudroyer les armées et les villes. La décharge peut-être, en effet, d'une violence inouïe : si la chûte d'eau est de 600 chevaux, chose possible, c'est 400 chevaux qui arriveront au phare. 375 chevaux étant dérivés pour alimenter les soleils, il en restera encore 25 (12 1/2 par chaque rayon) pour fermer le courant, force plus que suffisante.

Il est inutile d'ajouter que le phare sera muni d'isolants en prévision du CHOC EN RETOUR et qu'il sera monté sur roues afin qu'en déroulant derrière lui, à l'aide d'un treuil, les fils conducteurs, il puisse s'avancer vers les ennemis.

Ceux-ci ne pourront riposter, les faisceaux lumineux les atteignant hors de la portée de leurs machines de guerre.

J'ai l'honneur de vous saluer.

« Duc Socioch Pandec ».

En peu de jours, les frontières furent couvertes de phares lance-foudre. Le secret fut bien gardé. On sait le reste.

Le pays qu'avaient dévasté les rayons électro-lumineux de Duc Pandec est encore inculte, après plusieurs siècles écoulés. Seule, une pyramide s'élève, dans une vallée où pousseut les myosotis, et sur cette pyramide, le voyageur attristé peut lire l'inscription suivante :

LA FORCE PRIME LE DROIT.

. . . . . .

Ici finit le chapitre 52 de l'Histoire des peuples de Mercure dictée par les esprits omniscients à Marco Flamma, le Monomane.

Pour narration conforme

PAUL P...Z.

LA CHANSON DE LA VIE

La lune se mirait dans le lac taciturne
Pâle comme un grand lys, pleine de nonchaloirs
— Quel Lutin versait-il les philtres de son urne? —

La brise sanglottait parmi les arbres noirs,
La lune se mirait dans le lac taciturne.

Baiser spirituel, son baiser, sois béni!
Dans mon cœur plein d'horreur tu ravivas la flamme,
Dans mon cœur plein d'horreur mon pauvre cœur terni
— Ai-je effleuré sa lèvre! Ai-je humé son âme? —
Baiser spirituel, son baiser, sois béni!

O souvenir pieux, doux et mélancolique
Autour de toi se rôde aucun parfum charnel.
Paré comme un autel, saint comme une relique,
Dans mon cœur saccagé tu vivras éternel,
O souvenir pieux, doux et mélancolique.

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs
Un amour au front pâle orné d'une couronne
De roses dont la pluie a terni les couleurs.
Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs.

Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs
Où dans la nuit le cor mélancolique sonne,
Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Fait de remords très lents et de baisers furtifs.

Dans les jardins mouillés parmi les vertes branches
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

La chenille striée et les noirs moucherons
Insultent vainement la neige de leurs fronts
Car lorsque vient la nuit drapée en ses longs voiles
Lorsque s'ouvrent aux ciels les yeux d'or des étoiles,
Dans les berceaux fleuris les larmes des lutins
Lavent toute souillure et l'éclat des matins
Fait miroiter encor parmi les vertes branches
Le peplum virginal des belles roses blanches.

Ainsi ma belle quoique entre tes bras mutins
Je sente s'éveiller des désirs clandestins
Quoique vienne parfois la sorcière hystérie
Me verser les poisons de sa bouche flétrie,
Quand j'ai lavé mes sens en tes yeux obsesseurs
J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
Que le gracil contour de tes fringantes hanches,
Et mon amour absous de ses désirs pervers
En moi s'épanouit comme les roses blanches
Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

JEAN MORÉAS.

LES POÈTES MAUDITS [1]

II

ARTHUR RIMBAUD

Nous avons eu l'honneur de connaître M. Arthur Rimbaud. Aujourd'hui des abimes nous séparent de lui sans que, bien entendu, notre très profonde admiration ait jamais manqué à son génie.

A l'époque relativement lointaine de notre intimité, M. Arthur Rimbaud était un enfant de seize à dix-sept ans, déjà nanti de tout le bagage poétique qu'il faudrait que le vrai public connût et que nous essaierons d'analyser en citant le plus que nous pourrons.

L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux chatain clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant. Ardennais, il possédait, en plus d'un joli accent de terroir trop vite perdu, le don d'assimilation prompte propre aux gens de ces pays-là, — ce qui peut expliquer le rapide desséchement, sous le soleil blagueur de Paris, de sa veine, pour parler comme nos pères dont le langage direct et correct n'avait pas toujours tort, en fin de compte!

Nous nous occuperons d'abord de la première partie de l'œuvre de M. Arthur Rimbaud, œuvre de sa toute jeune adolescence. — gourme sublime, miraculeuse puberté! pour ensuite examiner les diverses évolutions de cet esprit impétueux, jusqu'à sa fin littéraire.

Ici une parenthèse, et si ces lignes tombent d'aventure sous ses yeux, que M. Arthur Rimbaud sache bien que nous ne jugeons pas les mobiles des hommes et soit assuré de notre complète approbation (de notre tristesse noire, aussi) en face de son abandon de la poésie, pourvu, comme nous n'en doutons pas, que cet abandon soit pour lui logique, honnête et nécessaire.

L'œuvre de M. Rimbaud remontant à la période de son extrême jeunesse, c'est-à-dire à 1869, 70, 71, est assez fournie et formerait un volume respectable. Elle se compose de poèmes généralement courts, sonnets, triolets, pièces en strophes de cinq et de six vers. Le poète n'emploie jamais la rime plate. Son vers solidement campé, use rarement d'artifices. Peu de césures libertines, moins encore de rejets. Le choix des mots est toujours exquis, quelquefois pédant à dessein. La langue est nette et reste claire quand l'idée se fonce ou que le sens s'obscurcit. Rimes très honorables.

Nous ne saurions mieux justifier ce que nous disons là qu'en vous présentant le sonnet des

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles,
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de stridueurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O! Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

La Muse (tant pis! vivent nos pères!) la Muse, disons-nous, de M. Arthur Rimbaud prend tous les tons, pince toutes les cordes de la harpe, gratte toutes celles de la guitare et caresse le rebec d'un archet agile s'il en fût.

Goguenard et pince-sans-rire, M. Arthur Rimbaud l'est, quand cela lui convient, au premier chef, tout en demeurant le grand poète que Dieu l'a fait.

A preuve l'*Oraison du soir*, et ces *assis à se mettre à genoux devant!*

ORAISON DU SOIR

Je vis assis tel qu'un ange aux mains d'un barbier,
Empoignant une chope à tories cannelures,
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voluptés.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,
Mille rêves en moi font de douces brûlures,
Puis par instants mon cœur triste est comme un sabier
Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures.

Puis quand j'ai ravalé mes rêves avec soin,
Je me tourne ayant bu trente ou quarante chopes
Et me recueille pour lâcher l'âcre besoin.

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,
Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

(*A suivre.*) PAUL VERLAINE.

(1) Voir *Lutèce*, nos 82, 83 et 86.

Zig-Zags

Nous lisons, dans l'*Événement* du samedi 29 septembre, à propos de l'affaire *Beauvillain*.

Si nous avions à rechercher les motifs qui ont amené la séparation des deux époux Beauvillain, nous ne serions guère embarrassé; *mais c'est là une question de vie privée* à laquelle les faits qui nous occupent aujourd'hui sont complètement étrangers et *il ne nous appartient pas d'y toucher.*

Cette réserve honore le signataire de l'article; mais poursuivons :

Il est nécessaire cependant de dire que M. Beauvillain a quitté sa femme parce qu'à tort ou à raison — nous n'avons pas en connaître — il avait la conviction qu'*elle menait une conduite irrégulière allant jusqu'au scandale public.*

Pour un monsieur qui ne veut pas toucher à la *vie privée* des gens, il me semble que ce.. renseignement est assez.. explicite. Zuze un peu, mon bon, s'il y avait touché!

Il est de bon ton actuellement de crier contre la lenteur, évidemment immodérée, que mettent, à faire leur parcours, et tramways et omnibus. Il est bien évident que la première cause de cette.. rapidité tortuesque est le pitoyable état dans lequel sont presque tous les chevaux de la parcimonieuse compagnie. Mais il y a une autre raison, celle-ci : les tramways s'arrêtent toutes les trois mintues pour prendre ou laisser un ou plusieurs voyageurs. Les trente secondes qu'ils perdent toutes les trois minutes constituent facilement, à l'arrivée, un retard d'un quart

---

1 FEUILLETON DE *LUTÈCE*

UN MARIAGE DE RAISON

Quand Harry Children entra dans la chambre nuptiale après qu'il eût clos le bal comme le comporte l'usage, il fut tout étonné de trouver sa femme, — sa femme depuis douze heures environ, — très confortablement installée en un pouf minuscule, au coin du foyer où pétillait la buche de la nuit de noces.

Certes, bien que fut très invraisemblable ce qu'il s'apprêtait à lui dire, ce qu'il entendit lui-même ne laissa pas que de le stupéfier profondément.

D'un nonchalant geste, appuyé d'un regard qui ne tremblait pas, Clarisse de Fumay avait désigné un siège à son mari.

Et comme dans les yeux d'Harry se lisait une interrogation bien naturelle :

— Nous avons à causer, monsieur mon mari, débuta-t-elle. Ce que j'ai à vous dire, d'ailleurs est très court. Voici. Je suis riche, vous le saviez, et c'est pour cela que vous m'avez épousée. — Je vous remercie de ne vous être pas donné l'odieux d'une inutile protestation. — C'est donc ma dot que vous vouliez dans vos tiroirs et non moi dans votre lit. C'est pourquoi... je n'y suis pas, comme vous voyez.

Quelque jeune fille que je sois, j'ai, en matière de mariage, des théories, singulières peut-être, mais inébranlablement assises. Je n'entends coucher qu'avec l'homme que j'aime. Oh! je comprends que des phrases pareilles vous effarouchent un peu. Nous sommes encore en un temps où l'on nous fait généralement l'honneur — est-ce bien un honneur? — de nous déclarer naïves, et sous ce prétexte, de nous boucher tous les petits sentiers qui mènent à la grande clairière du « Savoir ». Bien inutilement du reste, car si nous n'arrivons pas, dans le lit conjugal, avec la science complète de ce qui va s'y passer, nous en avons la prescience, et cela suffit... pour le moment... Ne craignez rien je reviens à vous. Je disais donc que j'avais la prétention de ne coucher qu'avec l'homme que j'aime.

Or, cette prémisse étant posée, concluons. M'aimez-vous? Non, mais bien ma dot. Oh! remarquez que je ne vous ne veux pas. Vous avez fait ce que font la plupart des hommes. C'est la mode aujourd'hui. Les femmes achètent leurs maris pour avoir un nom et exister, puisque, toutes seules, elles ne sont rien. En échange de ce nom, elles donnent une certaine... indemnité et... *elles-mêmes*. Voilà ce dont je ne veux pas. Ma dot, oui, moi, non. Et cela parce que vous ne m'aimez pas et que je professe à votre égard la même indifférence. Vous avez ma dot, j'ai votre nom, nous sommes quittes.

Harry souriait.

— Savez-vous, dit-il tout-à-coup, ce qui m'a empêché de vous aimer? Je puis bien vous le dire aujourd'hui que vous venez de creuser, entre nous deux, un fossé impossible à combler. Et bien, c'est que je vous croyais naïve; c'est-à-dire...

— Idiote. Oh, il est inutile de faire tant de façons entre nous. Du reste, j'en avais assez l'apparence.

— Oui! fit-il songeusement, et même... Enfin, nous ne nous aimons pas, voilà le fait à retenir. Vous avez la franchise de me l'avouer, et la très exceptionnelle dignité de vous soustraire à ce que le monde — immoralement — appelle le devoir. Je ne vous en estime que plus.

— M'estimez-vous assez, interrogea Clarisse, pour entendre la singulière confidence que j'ai à vous faire?

— Faites-moi cette grâce, fit Harry.

— Eh bien, j'aime ailleurs...

Harry ne put s'empêcher de tressaillir.

— Eh quoi, fit-elle assez gouailleusement, il semblerait que vous en êtes ému.

— Mon Dieu non, mais...

— Mais quoi. Je suppose, bien que vous ne me connaissiez encore que très peu, que vous me devinez assez fière pour n'en pas abuser. J'ai acheté votre nom. Il m'appartient aujourd'hui, et j'en aurai souci, soyez en sûr, au moins autant que vous.

— Après tout, reprit-il, votre cœur, ou plutôt, ce qu'on a l'habitude de comprendre sous ce vocable, vous appartient, et vous avez le droit strict d'en disposer. Seulement, dans votre seul intérêt, il serait bon, je crois, que le monde ne pût même soupçonner ce qui... ne se passera pas entre nous.

— C'est bien ainsi que je l'entends, dit-elle.

Deuxième année. — N° 89. LE NUMÉRO : 10 CENTIMES Du 12 au 19 octobre

LUTÈCE

Journal Littéraire — Politique — Hebdomadaire

RÉDACTION
Tous les Mercredis
De 5 heures à minuit.
Et les autres jours de 5 h. à 6 heures.

LÉO TRÉZENIK
RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES RALL
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Bureaux : Boulevard Saint-Germain, 16, Paris.

ABONNEMENTS
Un an. . . . . 7 francs.
Six mois. . . . . 4 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

SOMMAIRE

Du Boul-Miche à Montmartre. — *H. Helley.*
Ménage modèle. — *Georges Rall.*
Les Poètes maudits. — *Paul Verlaine.*
Conseil du Maître. — *Ed. Haraucourt.*
Fatum. — *Emile Peyrefort.*
Il se souvenait. — *G. d'Esparbès.*
La Fontaine de Vaucluse. — *Guy-Valvor.*
Zigs-Zags. — *Jacques Trémora.*
La Semaine littéraire et artistique.
Notre Téléphone.
Feuilleton : Un Mariage de raison. — *Léo Trézenik.*

CHRONIQUE LUTÉCIENNE

Du Boul-Miche à Montmartre

Dans le temps très jadis, voilà longtemps — dix ans au moins, lorsqu'après douze mois passés à respirer l'odeur fade des hôpitaux, le matin, et, le soir, l'air gangrené des amphithéâtres, le carabin s'en allait se retremper un mois dans la vie de famille, — physiquement à boire le lait sans eau de la ferme paternelle, et moralement à conter fleurette — oh ! le platonicisme sous les saules, le long des rivières dormantes ! — à Jeannette, la petite pensionnaire de quinze ans; le soir, après le thé, largement défadi de rhum, à l'heure de la pipe qui chasse les femmes et ramène les souvenirs, — ce qui vaut mieux, le voisin, un vieil ami invité pour la circonstance, murmurait en lorgnant le père en dessous : Et bien carabin, s'amuse-t-on toujours au Quartier? Y tire-t-on toujours des bordées? Raconte-nous donc un peu tes farces.

— Oui ! conte-nous ça, p'tit gars, approuvait le vieil oncle, dont les yeux gris se clignaient de plaisir sous la broussaille blanche de ses sourcils.

Et le « p'tit gas » racontait, allumé par le rhum sifflé à larges lampées, la vadrouille de la veille, égayée de mille fumisteries, inventions diaboliques trouvées au fond des bocks.

Autre temps, autres mœurs.

Aujourd'hui, si dans sa famille où il va peut-être encore pour se refaire le porte-monnaie, on demandait à l'étudiant de nos jours de raconter ses farces il ne manquerait pas de dire, en assujettissant péniblement dans l'œil droit son carreau de vitre :

— Des farces, ah ! p'pa, tu n'es pas dans le train. On n'en fait plus au Quartier, ce n'est pas v'lan !

Car de même qu'il a abandonné la pipe pour le cigare, l'étudiant actuel a troqué sa vieille gaîté d'antan pour le boudinisme le plus complet. Le Quartier latin est devenu d'une tranquillité très *pschut*, c'est vrai, mais fort regrettable. A part quelques vagues potaches, convaincus peu ou prou, on ne s'amuse plus, on ne chante plus, on ne boit plus, et, symptôme alarmant ! on ne se grise plus. Messieurs les étudiants saucissonnés dans leurs longues redingotes noires, fermées haut, magistralement, et coiffés d'irréprochables chapeaux de soie, ne fréquentent guère les tavernes plus ou moins bien femmées de la rive gauche. Si on veut les voir, c'est au *Vachette*, ou à la *Source* : à la terrasse, à l'heure de l'absinte ou, au mazagran, dans l'intérieur du café.

Bourgeoisement, tête à tête avec leur grue, haut empanachée de plumes, ou emplumée d'ailes de pigeons blancs, — une grue qui coûte cher, beaucoup plus cher que la grisette mal habillée d'hier, mais qui est bête comme une douzaine d'oies, — ils font leur partie de dames, de tric-trac ou de cartes, et, la chartreuse de *madame* (oh ! la là !) sucée jusqu'à la dernière goutte, ils s'en vont benoitement se coucher.

∴

Cependant que le bourgeoisisme a envahi le Quartier latin d'irremédiable façon peut-être, Montmartre, empoisonné de rapins, de bohêmes hirsutes, de poëtes chanoiresques, de chroniqueurs noctambules tous transfuges, plus ou moins, de la rive senestre, a repris les saines traditions dont jadis s'enorgueillissait le « Boul-Miche ». On y hurle comme jadis on hurlait rue Cujas. La muse indépendante, soulographe et jemenfoutiste de feu le Quartier latin a émigré sur ces hauteurs ou depuis un an déjà Goudeau a planté sa tente.

Les montmartrais s'effarent, mais sont muets et se gardent de protester quand déambule un long serpent de noctambules vomi par le *Chat Noir*.

Il m'a été donné dernièrement d'assister au banquet mensuel de « la soupe et le bœuf, » organisé là-bas par Jules Jouy. Eh bien, la plupart des invités étaient des rives-gauchers forcés de grimper jusqu'au boulevard Rochechouart pour se dérouiller les cordes vocales. Il y avait là, entre autres, Sapeck, Allais, Decori (Louis), Lévy (l'incohérent), Ad. Bonnet, Maygrier et Perroux, les frères Siamois du magnétisme, E. Cohl etc. tous migrateurs de ce côté-ci de l'eau.

A noter un détail bien typique. La bande entière, — nous étions bien quatre vingt — qui s'était donné rendez-vous au *Chat noir*, se rendit en corps au lieu du festin, et put serpenter à travers les populeuses rues de Montmartre, sonnettes, clairons et bannière en tête, et armés de hallebardes, de pistolets, de sabres etc. sans qu'aucun sergent de ville « crut de son devoir » d'arrêter cette « manifestation. »

Essayez donc d'en faire autant dans notre Quartier latin ?

HENRI HELTEY.

OMBRES CHINOISES

MÉNAGE MODÈLE

Chaque soir il l'amène là, et l'y reprend lorsqu'elle a terminé son travail, — comme l'aveugle qu'une petite fille plante, pour tout le jour, au coin de quelque église et abandonne, la sébille au cou.

C'est un charmant et tendre ménage.

Ils habitent un nid coquet, tout près de Montrouge. Un clair rez-de-chaussée donnant sur un jardinet, où piaillent dès l'aube des bandes de moineaux francs.

La vie se passe très douce en cet eden où l'on se lève tard et déjeune longuement, en se bécotant.

Parfois, dans les mauvais jours, Anatole sort pour trouver un peu du vil métal nécessaire même aux amants les plus éthérés. Il vend alors quelque placard à sensation, ou crie l'article à treize au long d'un bazar en plein vent.

Il en vient toutefois le moins possible à cette fâcheuse extrémité, — on a si peu de bon temps.

Mais quand les affaires vont et qu'Anatole n'a pas besoin de se déranger dans la journée, ils jouent bourgeoisement leur partie et Nana tire les cartes et fait des réussites en artiste consommée.

Et dès que s'allument les réverbères et les étoiles, ils partent bras dessus bras dessous, — ainsi que de gentils amoureux qui vont aux bois cueillir des violettes.

Ils viennent en la très sombre et vénérique rue des Cordiers, si fournie en clapiers et taudis de filles.

Là, dans le recoin le plus noir, quoique à trois pas d'un bec de gaz qui semble un lumignon fumeux, tant il est terne et embrumé, ils poussent une massive porte bâtarde, toute garnie de lames de fer et de grosses têtes de clous. Au fond d'un ténébreux couloir aux murs suintants, dans un réduit obscur, une épaisse femme, haute et carrée, les reçoit et discute avec Anatole.

Puis, les conditions arrêtées, les amants se quittent avec force recommandations.

— Surtout, fait câlinement Nana, sois sage. La grande Berthe te reluque, je l'ai bien vu, mais tu aimes mieux ta petite Nana, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Tu sais, je n'admets pas les lapins. Tu me trouveras chez le patron, je n'en bouge pas.

Et tandis que Nana va se dévêtir un peu dans l'étroit cabinet, meublé d'un lit et d'une chaise longue, qui lui est concédé pour ce soir, Anatole entre chez le mastroquet d'en bas, par un passage qui donne accès dans le même corridor.

Au comptoir trône un géant crasseux, — le mari de la matrone qui surveille les allants et venants. Anatole retrouve là les bons amis, qui attendent dans les mêmes conditions, — certains cependant, fort tristes, sont démunis, leurs marmites étant coffrées.

On apporte les cartes et les pots se vident, pendant que Nana, au coin de la rue Cujas et le long de la rue Victor-Cousin, fait les cent pas, hélant les noctambules de son éternel et monotone « psst ! psst ! monsieur, viens-tu chez moi, beau blond ? »

De temps à autre, un passant, plus ou moins gris, cède à cette banale tentation et disparaît avec la fille dans la noire maison. Et chaque fois, en descendant, quand le compagnon de hasard a filé discrètement vers la rue Saint Jacques, Nana pénètre dans le cabaret pour rendre compte à son cher associé de ses opérations.

C'est là aussi qu'elle va vivement le quérir à l'aide, lorsqu'un client peu délicat tente de s'enfuir en oubliant de déposer son offrande.

Et quand la dernière brasserie du joyeux (?) Quartier Latin a fermé ses pompes, quand le dernier pochard a regagné cahin-caha son logis, en éructant à la lune, Nana court reprendre son costume de ville et rejoint Anatole qui termine un piquet.

Ils se dirigent alors, bras dessus bras dessous, vers leur petit nid de verdure, en causant tout bas, serrés l'un contre l'autre, comme de nouveaux mariés.

— Tu sais, conclut Anatole de cette voix adorablement rauque qui séduit tant les pierreuses rivales, il faudra t'arranger pour travailler mieux que ça demain, j'ai des paiements à faire.

GEORGES RALL.

LES POÈTES MAUDITS [1]

II

ARTHUR RIMBAUD

(SUITE)

Les *Assis* ont une petite histoire qu'il sied peut-être de rapporter pour les bien saisir. M. Arthur Rimbaud qui faisait alors sa seconde en qualité d'externe au lycée de sa ville natale se livrait aux écoles buissonnières les plus énormes et quand il se sentait — enfin ! fatigué d'arpenter monts, bois et plaines nuits et jours, car quel marcheur ! il venait à la bibliothèque encore assez nourrie de la dite ville et y demandait des ouvrages malsonnants aux oreilles du bibliothécaire en chef dont le nom peu fait pour la postérité danse au bout de notre plume ; mais qu'importe ce nom d'un bourgeois en ce travail malédictin ? L'excellent bureaucrate que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à M. Arthur Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force Contes Orientaux et libretti de Favart, le tout panaché de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de *se lever* pour ce gamin et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses peu chères études, à Cicéron, à Horace, et à nous ne savons plus quels Grecs aussi. Le gamin, qui d'ailleurs connaissait et surtout appréciait infiniment mieux ses classiques que le birbe, finit par « s'irriter » d'où le chef-d'œuvre en question.

LES ASSIS

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues,
Vertes, leurs doigts boulus, crispés à leurs fémurs,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs,

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leurs peaux,
Ou les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux des crapauds.

Et les Sièges leur ont des bontés, culottée
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins.
L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillottée
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.

Oh! ne les faites pas lever! C'est le naufrage.
Ils surgissent, grondant comme des chats gifflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!
Tout leur pantalon bouffe à leurs ruins boursouflés

Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds [tors

Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors.

Puis ils ont une main invisible qui tue:
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,
Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.

Rassis, les poings crispés dans des manchettes sales,
Ils sondent à ceux-là qui les ont fait lever
Et de l'aurore au soir des grappes d'amygdales
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières
Ils rêvent sur leurs bras de sièges fécondés
De vrais petits amours de sièges en lisières
Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés.

Des fleurs d'encre, crachant des pollens en virgules
Les bercent le long des calices accroupis,
Tels qu'un fil des glaïeuls le vol des libellules
— Et leur membre s'agace à des barbes d'épis!

Nous avons tenu à tout donner de ce poème savamment et froidement outré jusqu'au dernier vers si logique et d'une hardiesse si heureuse. Le lecteur peut ainsi se rendre compte de la puissance d'ironie, de la verve alerte du poète dont il nous reste à considérer les dons plus élevés, dons suprêmes, magnifique témoignage de l'Intelligence, preuve fière et française, bien française, insistons-y par ces jours de lâche internationalisme, d'une supériorité naturelle et mystique de race et de caste, affirmation sans conteste possible de cette immortelle royauté de l'Esprit, de l'Âme et du Cœur humains.

La grâce et la force, et la grande Rhétorique niée par nos intéressants, nos subtils, nos pittoresques, mais étroits et plus qu'étroits, étriqués, Naturalistes de 1883!

La force, nous en avons eu un spécimen dans les quelques pièces insérées ci-dessus, mais encore y est-elle à ce point revêtue de paradoxe et de redoutable belle humeur qu'elle n'apparaît que déguisée en quelque sorte. Nous la retrouverons dans son intégrité toute belle et toute pure à la fin de ce travail. Pour le moment c'est la grâce qui nous appelle, une grâce particulière, inconnue certes jusqu'ici, où le bizarre et l'étrange salent et poivrent l'extrême douceur, la simplicité divine de la pensée et du style.

(A suivre) PAUL VERLAINE.

(1) Voir *Lutèce*, nos 82, 83, 86 et 88.

CONSEIL DU MAITRE

TERZA RIMA

L'homme a dit : « Je défends » où j'avais dit : « Je [veux. »
Vos lois ont raturé les mots du livre austère
Où la Mère éternelle avait écrit ses vœux.

A force d'idéal, vous dépraver la terre;
Vous créez des vertus que dément la raison
Et la nature en deuil a fini par se taire.

Assez, fils! Il est temps d'élargir l'horizon :
Voici les jours virils où la révolte gronde;
Et l'esclave vengé sort roi de sa prison.

Crie et frappe à ton cœur jusqu'à ce qu'il réponde :
Quand il aura parlé, marche vers ton devoir,
Sans souci de la foule et sans crainte du monde.

Va-t'en, froid comme un dieu, sans entendre, sans voir;
Les enfants et les sots riront sur ton passage :
Tout droit! Laisse aboyer les chiens sans t'émouvoir.

Ose avoir l'air d'un fou, si tu veux être un sage!

EDMOND HARAUCOURT.

FATUM

O vous tous qu'a touché de son doigt le génie,
Vous qui croyez encore en l'avenir vainqueur,
Jamais l'ambition qui bout dans votre cœur
Ne pourra s'approcher de votre ignominie.

Vous vous dites, l'esprit plein de projets virils :
« Nous serons grands! la gloire est à nous, et les palmes
« Ceindront la majesté grave de nos fronts calmes. »
Vous serez grands? Le sort répond : « Vous serez vils! »

Héros, vous trahirez vos serments. Vous, les justes,
Vous vendrez votre honneur et renierez vos dieux.
Vous à qui l'art donnait un aspect radieux,
Poètes, vous rirez de vos rêves augustes!

En vain vous redressez votre front révolté,
Un pouvoir surhumain vous maîtrise et vous dompte.
Allez! vous êtes bien les forçats de la honte,
Et vous voilà vaincus avant d'avoir lutté!

Il faut donc vous résoudre à ce servage infâme,
Et subir sans remords votre avilissement,
Car il plane sur vous inexorablement
Cette fatalité souveraine : — la Femme!

EMILE PEYREFORT.

Amertumes

... IL SE SOUVENAIT

Il y a longtemps. Bien des jours sont passés, depuis. Presque la moitié de ma vie. J'avais huit ans alors. Elle en avait six. J'aurais voulu lui dire : « Donne-moi ton portrait. Tu dois en avoir beaucoup, puisqu'il y en a dans toutes les chapelles ». Ainsi je m'extasiais dans les coins de la vieille église devant ces femmes cachées, luisantes d'or, qui ont les yeux baissés et les mains jointes, avec des doigts longs, minces et pâles. Mais, j'avais huit ans. Elle en avait six. J'étais tremblant avec elle comme avec le maître d'école, lorsque j'allais faire une division de *deux* chiffres sur le tableau, devant les *grands* élèves. — Je n'osais pas l'approcher.

⁂

Oui. *Elle me semblait* blonde alors. Maintenant, elle a des cheveux noirs, ayant moins de Vierge et plus de femme en elle. Moi, j'étais comme les autres étaient : bavard, triste, gai. Et surtout méchant. J'aurais voulu des bottes énormes, pour m'enfuir, loin, bien loin, avec elle. Et perdus dans une forêt, une grande forêt, j'aurais tué des petits enfants. Et je les aurais mangés. J'avais huit ans. Elle en avait six. Oui, nous aurions été des ogres, terribles. — Sans pitié.

⁂

Elle avait une façon de marcher qui m'allait au cœur. Je sentais plier mes genoux et mon corps s'enfoncer sous terre quand elle passait. Plus tard. Aujourd'hui. J'ai longuement analysé cette impression d'anéantissement devant elle : une espèce de *Ruy-Blas* pas plus haut que ça, devant une *Reine* minuscule, poupée royale qui me semblait immense alors. J'avais huit ans. Elle en avait six.

⁂

Le bout de sa robe lui battait les genoux. Moi, je lui voyais une tunique longue. Avec des bras nus. Comme les *Romaines* enluminées des livres d'images que mes doigts feuilletaient, et dont les figures sombrement graves m'emplissaient de peur. Car il y avait de l'*épouvante* dans ce « je ne sais » qui m'attirait vers elle. J'avais huit ans. Elle en avait six. C'était déjà de l'amour *humain*. Puisque je la haïssais et que je la cherchais, la voulant encore voir. — Malgré ma terreur.

⁂

Elle avait une voix qui me ravissait. Sur sa lèvre, faite de chair d'ange, rose immatériellement, d'un rose pris au ciel, la parole devenait allée et s'épanouissait en musique et en parfum. Moi, qui commençais à sentir la Vie en *moi*, j'étais ébloui; [illegible] petit, je l'observais, à elle, qui était si grande. Je la soupçonnais d'avoir quitté le ciel par la déchirure d'un nuage, ou d'être une de ces pures figures qui jouent de la harpe devant un vieux, qui a une barbe longue, très longue. Et qui tient une boule dans sa main. Quand elle allait au marché, derrière sa mère, je suivais, vaguement éperdu, un trouble naissant dans la tête, avec des envies de pleurer. Oh! même aujourd'hui, je souris tristement. Quelquefois. Quand j'ouvre le coffret que seul je sais, et où, dans le fond, s'entassent les cailloux encore blancs de poussière qu'elle a frôlés de son pied. Et que je ramassais, avide.

⁂

Un jour, je lui écrivis. C'était sur une feuille de « compliment » frangée d'arabesques d'or, où des urnes violettes reposaient au milieu de fleurs noires et vertes, où des épis, dessinés frêlement, s'enlaçaient, où des livres entr'ouverts montraient leurs pages blanches. Cette feuille, je l'avais admirée à la porte d'une librairie pendant un mois. Quand j'eus assez gémi sur les genoux de ma grand'mère, triomphalement, j'achetai cette feuille, et, frémissant et sauvage, je m'enfermai au fond d'une chambre.

⁂

Elle ? ! Qu'avais-je écrit ? Je cherche... Le fond de ma mémoire est nu, et je n'y vois rien. Je voudrais pouvoir me souvenir de cette première epître de mon âme à son âme, pleine de fautes d'ortographe et de taches d'encre. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Et quoi s'est remué en elle en lisant ? J'avais huit ans. Elle en avait six. Je ne l'ai plus revue ensuite. J'allais à Paris. Fatalement, je l'oubliai. Parfois, pourtant, au milieu des veilles désespérées, hantées par des tortures d'ambition et d'orgueil, je vois, comme on voit, les nuits d'octobre, des flammes de falots courir dans les brouillards, sa silhouette divinisée par ma mélancolie trembler au fond d'une brume de songe, paupières calmes, mains jointes, parmi les spectres de ma pensée faits d'ombres et de souffles. Et puis se font mystérieusement du doigt signe... En la sentant passer...

⁂

J'avais huit ans. Elle en avait six. Il y a longtemps. Bien des jours sont morts, depuis.

GEORGES D'ESPARBÈS.

Lire dans le BIEN PUBLIC

LES TALONS D'ARGENT

par

JACQUES TRÉMORA

2 FEUILLETON DE *LUTÈCE*

UN MARIAGE DE RAISON

Etait-ce qu'il voulait en avoir le cœur net, et qu'il lui était venu à l'esprit de prendre enfin sa place, ce soir là, dans le lit de sa femme ? Qui sait? Simple renseignement après tout, car ce diable d'homme qui ne condescendait même pas à écouter les racontars qu'on faisait sur le compte de sa femme, se vantait de tenir « l'honneur du nom » pour le plus plat de ces préjugés sur lesquels, journellement, il mettait dédaigneusement sa botte.

Ou bien, avait-il quelqu'autre but sournoisement dissimulé, et qu'il allait tout-à-l'heure brusquement découvrir ?

Clarisse qui ne l'attendait pas était en ce moment occupée à sa toilette de nuit. Elle tourna légèrement la tête de son côté en l'entendant entrer et ferma vivement son peignoir à demi dégrafé.

— Qui ou quoi me vaut l'étonnement de votre visite, sir Children? interrogea-t-elle à moitié gouailleuse.

— Il m'est revenu, répondit Harry en se rapprochant de Clarisse, que votre Louis Ricare est à Paris.

— Je le sais, fit Clarisse en tressaillant légèrement.

— Parbleu! Vous savez bien qu'il est un de vos attentifs, à tel point que le monde vous le donne pour amant.

— Et c'est pour m'apprendre cela que vous êtes venu ce soir, railla Clarisse.

— Aucunement, ma chère, puis-je empêcher Monsieur Ricare d'être un garçon de goût.

— Trêve de plaisanteries. Vous aviez évidemment, en venant ici, un autre but que celui de me débiter des fadaises.

— Oui, fit Harry avec une soudaine brusquerie dans la voix. Il me faut, demain matin, trois cent mille francs.

— Une dette de jeu, probablement?

— Vous avez deviné.

— Et vous avez daigné m'employer à vous procurer cette somme.

— Vous *employer* est le mot.

Clarisse jeta un strident éclat de rire.

Décidement, ricana-t-elle, vous êtes abominablement gris, mon cher.

— Comme je sais, simple talent de société, contrefaire admirablement votre écriture, continua imperturbablement Harry, je viens d'envoyer chez le richissime banquier Louis Ricare, votre.. le monde dit amant, un domestique avec une lettre dans laquelle la pressante Clarisse le conjure de lui faire parvenir le plus tôt possible trois cent mille francs pour « la sauver du déshonneur ». Phrase classique qui ne manquera pas son effet. Ricare sera chez vous demain matin.

— Vous êtes un infâme, hurla Clarisse anéantie.

— Je ne comprends pas les gros mots, ma chère, dispensez-vous en donc à mon égard.

— Cette infamie ne se fera pas, j'apprendrai la vérité à M. Ricare.

— Vous ne le ferez pas. Ce serait, par là même, m'avouer qu'il est votre amant. Sinon, vous êtes trop fière pour lui dévoiler votre « horrible existence ». Adieu.

Et Harry, très calme, rentra dans ses appartements.

IV

Harry Children, aux aguets depuis le matin, vit tout-à-coup le coupé du banquier s'arrêter devant l'hôtel. Il attendit quelques minutes et, dissimulant dans une de ses poches un mignon révolver à crosse d'argent, il se dirigea vers la chambre de sa femme.

En poussant la porte il surprit cette phrase que modulait le banquier d'une voix altérée :

— Oh! maudit soit le destin qui vous a jetée aux bras de cet homme.

— Tiens, ricana Harry, il paraît qu'on en est par là à la grande scène du deuxième acte. Patience, mes amours, j'ai le dénouement dans ma poche.

Et résolument il entra.

(A Suivre) LÉO TRÉZENIK.

Deuxième année. — N° 38. LE NUMÉRO : 10 CENTIMES Du 19 au 26 octobre 188[illegible]

LUTÈCE

Journal Littéraire — Politique — Hebdomadaire

RÉDACTION
Tous les Mercredis
De 5 heures à minuit.
Et les autres jours de 5 h. à 6 heures.

LÉO TRÉZENIK
RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES RALL
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION
Bureaux : Boulevard Saint-Germain, 16, Paris.

ABONNEMENTS
Un an. . . . . 7 francs.
Six mois. . . . . 4 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de Poste.

SOMMAIRE

L.. Arts incohérents. — *H. Heltey.*
L.. [illegible]citation publique au Viol. — *[L]éon Viat.*
[illegible]adrige des Eglogues. — *G. d'Esparbès.*
[illegible] Poètes maudits. — *Paul Verlaine.*
La Chasse au Ministre. — *Louis Villabonais.*
Z[illegible]ags. — *Jacques Trémora.*
L[a] Semaine littéraire et artistique.
Notre Téléphone.
C[hr]onique financière. — V....
[Feu]illeton : Un Mariage de raison. — *Léo Trézenik.*

CHRONIQUE LUTÉCIENNE

LES ARTS INCOHÉRENTS

L'année dernière, rue Antoine-Dubois, quelques milliers d'individus, mâles et femelles, piétinèrent tout un jour à la queue-le-leu, avec la vague espérance de pouvoir, ne fût-ce qu'une seconde, jeter un coup d'œil dans la chambre de Lévy [tran]sformée, pour la circonstance, en [sal]on incohérent.

Par un surcroit d'incohérence, Lévy n'avait voulu accorder qu'un jour à la sa[tis]faction de la curiosité parisienne; aussi, beaucoup ayant été appelés, très peu furent élus, *id est* purent être admis à s'estomirer devant les hilarantes folies qui tapissaient, ce jour-là, les murs du [sus]dit Lévy.

Cette année, — succès oblige, — bravant [l'o]lympien courroux du trop convaincu [b]onhomme qui l'accusait de « déshonorer [l'art] », Jules Lévy, audacieusement, a été [i]nstaller son Exposition en plein cœur de Paris, galerie Vivienne.

Et la foule y fait queue, tous les jours, autant qu'hier rue Antoine-Dubois.

Et les boulevardiers les plus *pschutt* s'y heurtent aux boudinés les plus *v'lan*.

Et les actrices les plus en vogue y coudoient les philistins les plus pot-au-feu.

Car il y a à retenir ce fait invraisemblable, c'est que cette exposition, tellement incohérente qu'elle semblerait devoir n'être approuvée, comprise et fréquentée que par les artistes, est fréquentée, sinon comprise, par le gros public, qui s'y esbaudit franchement et s'y entasse, conduit là autant par son mouton-de-panurgisme habituel que par le sincère besoin qu'il éprouve de trouver du « nouveau ».

Et certes, c'en est.

Il est parfaitement évident que la première fois que Ferdinandus a imaginé d'encastrer dans la toile de son « facteur rural » un véritable soulier en cuir et en clous, vu *de semelle*, c'était aussi nouveau que drôle, réalistement parlant, si nouveau même que les « Grands magasins du Louvre » lui ont chipé son invention et affichent aujourd'hui, sous leurs galeries, des tableaux-réclames où des femmes au crayon se drapent dans de *vraies* robes collées sur le carton.

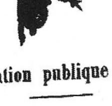
Aujourd'hui, beaucoup, — trop même — ont fait de nouvelles applications de cette découverte. Il y a beaucoup de tableaux en relief qui procèdent de ce genre dont Ferdinandus est le créateur ; beaucoup de vrais cheveux collés sur des portraits, assez ressemblants du reste, de Lapommeraye ; de plumets piqués dans des toiles etc..

A côté de folies amusantes comme : *Lutte de poitrines*, de Sapeck : l'*Hercule se désaltérant*, de Mesplès ; l'*Officier de quart*, de Selrach ; l'*Excelsior*, de Perroux ; l'*Effet de neige*, d'Emile Cohl ; la *première Communion de jeunes filles chlorotiques, par un temps de neige*, avec cette annotation : *acquis par l'Etat — l'Etat c'est moi*, d'Alphonse Allais ; la *Porte-panorama*, de Caran d'Ache etc.. etc.., il y a de ravissants crayons, et d'exquises et purement artistiques peintures comme la *Marche des gros*, de Geoffroy, un petit chef-d'œuvre d'observation et d'expression de physionomies (le gamin au bandeau spécialement) ; un *Effet de lune*, de Lorin ; le portrait de Rollinat ; le *Vitrier* et le *Barra d'après Henner*, d'Emile Cohl ; etc.. etc.. etc..

Il est fort imprudent de citer, on a l'air de faire un choix, alors que tout — à part certaine réclame déguisée à un canard sans importance — soulève irrésistiblement le rire des braves bourgeois plus réfractaires que nous, pourtant, à l'incohérence.

Bref, grand succès et bien mérité, pour l'ami Lévy qui va pouvoir, très artistement, ce qui n'est pas bête, apporter aux pauvres de Paris quelques bons billets de mille francs.

HENRI HELTEY.



L'Excitation publique au Viol

— Accusé, levez-vous.

— Voilà, mon président.

— Accusé, il ne convient pas à votre situation de faire des réponses goguenardes. Déclinez vos nom, prénoms et profession.

— Ceux de mes titres qui dorment sur les papiers publics, mon président (car c'est à ceux-là que vous avez affaire n'est-ce pas ?(sont : Werther-Falstaff-don Juan Vénérimembru, importateur de lames de couteau pour toiles virginales et contrats de mariage.

— Vous dites ?...

— Werther-Falstaff-don Juan Vénérimembru.

Je tiens à remarquer que mon nom n'est pas aussi compliqué que celui de cet avare mentionné par Plaute dans sa pièce des *Captifs*, et qui s'appelle Thésaurochrysonicochrysidès, sans compter les prénoms.

— C'est bon, on vérifiera. Greffier, astérisquez vos notes. — Sieur Vénerimembru, vous êtes prévenu d'attentat à la pudeur sur la voie publique. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense.

— Pour ma défense...! — Ah! ça, mon mon président, est ce que le calomel vous aurait déplumé le crâne de la même façon qu'à moi, que vous portez céans une perruque au toupet si opulent ? — Ma défense ! Mais je compte bien n'avoir pas besoin de justification ! Comment! la société tout entière se ligue pour m'exciter et me provoquer, et je subirais un jugement pour avoir, une fois en passant, accepté sa provocation! Ah! c'est par trop fort!

— Accusé, la cour ne comprend pas vos répliques irrespectueuses.

— Eh bien, Monsieur, dites à votre cour que je dédaigne de m'expliquer plus longtemps.

Un long silence se fit après cette repartie irritante, puis le défilé des témoins commença. Insipide procession d'un tas de crétins qui se croyaient illustres pour avoir aperçu, en plein boulevard Montmartre, un homme dont la culotte déboutonnée laissait flotter trois pans de chemise.

Le seul témoin intéressant fut la victime du prévenu, laquelle déclara, à la stupéfaction profonde des magistrats et à l'hilarité larmoyante de l'auditoire, qu'elle tenait à remercier publiquement l'accusé de son crime. Elle lui devait, disait-elle, la recrudescence de popularité dont elle jouissait depuis lors, et les beaux louis miroitant et tintants à l'aide desquels elle permettait à ses favoris de lui traduire leur charabia d'amoureux. Elle termina en invitant le jury à absoudre, comme elle, le pauvre Vénérimembru, afin qu'elle pût lui prouver au plus tôt sa reconnaissance impatiente.

Le procureur eut ensuite la parole, pour son réquisitoire à la Dracon.

Avec les lippes dégoûtes d'un chat hypocrite qui se délecte à plonger son museau dans la sauce, il dépeignit longuement le débauché se précipitant sur une femme, sous l'œil de mille passants, et la secouant avec la furie malscine d'une bête en rut. Selon l'usage antique et pseudo-solennel, le Fouquier-Tinville montra la société aux abîmes, si une répression exemplaire ne châtiait pas sans tarder le prévaricateur. Il insinua que, sous peu de temps, l'œuvre honteuse de la chair, qui ne doit s'accomplir que furtivement au sein de l'ombre et du mystère, pousserait l'ignominie jusqu'à s'étaler au grand soleil, comme l'accouplement bestiale d'une épagneule ou d'un roquet. Il demanda qu'on en revînt, pour enrayer la dépravation croissante des mœurs, aux sévères coutumes des anciens Perses, chez qui l'adultère était impitoyablement puni par la castration.

A ce moment, le sanguinaire réquisiteur fut interrompu par le sarcastique Werther-Falstaff-don Juan, dont le persiflage ne désarmait décidément pas.

— Je demanderai à M. le procureur, fit l'incriminé, qu'il veuille bien m'apprendre depuis combien d'années il est avocat.

L'orateur interloqué répondit bénévolement :

— Il y a vingt-cinq ans que j'ai le droit d'interpréter la loi!...

L'accusé reprit :

— Il y a vingt-cinq ans que M. le procureur n'est plus étudiant en droit : vous le tenez de lui. Eh bien, cela fait probablement plus de trente ans qu'il serait lui-même du genre neutre des eunuques, si on avait appliqué à son individu les sévères coutumes des anciens Perses.

Un accès de fou rire fit de nouveau pâmer l'assistance, comme si les huissiers eussent distribués à la ronde de la teinture d'ergot de seigle.

Le procureur désarçonné ne put plus enfourcher son dada ; il galopa encore un quart d'heure à tort et à travers, comme un clown qui essaierait de remplacer au pied levé un écuyer blessé; puis, las et décontenancé, il lâcha prise, laissant sombrer son homélie au beau milieu d'un réjaillissant marais de doléances putrides.

Le président transmit alors la parole à la défense. Mais comme le sieur Vénérimembru avait refusé qu'on lui constituât un apologiste, il dut consentir à présenter lui-même sa plaidorie.

Le fin compère employa l'exordre galant.

— Mes bienveillantes amatrices, mes chers auditeurs.

Vous n'êtes pas sans savoir de longue date que l'île d'Otahiti, la plus grande de l'Archipel de la Société, est habitée par le peuple le plus civilisé de l'Océanie. Eh bien, les Otahitiens ont dans leurs lois une coutume saine et féconde, qui coupe court à tous les actes d'amour violent qualifiés crimes par le vieux continent. Chez eux, le mariage est libre, et le divorce facultatif. Si deux Otahitiens, ayant la bonne fortune d'appartenir à un sexe différent, viennent à se plaire, ils se le disent sans simagrée d'abord; puis, ils montent ensemble sur une colline admirablement cultivée par la nature, et où abondent les racines farineuses et les fruits succulents. Ainsi hébergé par la splendeur du panorama et la fraîcheur vivifiante des cimes, ils se mettent à écorner furieusement la lune de miel. Dès qu'il ne reste plus de l'astre sucré qu'un croissant maigre et piteux, qui se dandine devant leurs yeux blasés avec des trémoussements de squelette, ils descendent les pentes familières et chacun retourne à son petit train-train.

Si je vous ai parlé de cet âge d'or des insulaires otahitiens, ce n'est pas pour prétendre que dans un instant de volcanique effervescence, j'ai cru le voir régner déjà en Europe. Ce n'est pas même pour avancer, comme Montesquieu au livre XVI de son *Esprit des lois*, qu'il serait logique d'avoir plusieurs femmes dans les climats chauds ou tempérés. Oh ! non. C'est seulement pour vous faire toucher du doigt le contraste qu'offre un tel pays, qui est cependant depuis longtemps sous le protectorat français, avec notre civilisation caduque, où tout ce qui est anti-naturel est érigé en institution. — Quoi ! il sera permis aux femmes de voiler leurs imperfections sous des costumes cent fois plus flatteurs et plus splendides que les vêtements tramés de soie et d'or des madones et des impératrices d'il y a cinq siècles ! Elles embaumeront leurs chiffons angéliques avec des parfums qui transformeraient en priape Saint-Antoine lui-même, fût-il trois fois émasculé et six fois défunt ! les plus contrefaites et les plus laides emploieront de tels subterfuges, pour s'embellir et se diviniser, que le berger Pâris, s'il revenait, serait réduit à se faire pépiniériste en Normandie, pour pouvoir donner

une pomme à chacune! — Quoi! avec une cuirasse de baleine, la barrique se transmuera en libellule; avec deux mignons ressorts d'acier dans son faux-cul, le madrier se fabriquera une croupe de promontoire grec; avec un chignon exotique et un couvercle de marmite en peau de lapin, la tête pelée fera concurrence, en fait de crinière, à Salomé de Regnault; et, enfin de compte, ce sera la femme sans cheveux qui sera la plus agréable, car, Musaraigne le dit dans Piccolino, elle pourra faire sa chevelure au gré de ses divers amoureux! — Quoi! ces créatures pourront transsuder la séduction et le défi par tous les pores; me frôler, en passant, de leurs voluptés de satin et de leurs impudeurs de patchouli; me narguer des chansons paillardes que murmurent confusément leurs palpitantes chairs; me lancer, avec un regard où flambe la rage du refus redouté, leur sempiternel refrain de bacchante : « Emporte-moi et viole-moi! » — Et la loi qui autorise ces infamies ne m'octroie, ni la faculté de relever un de ces mille gants quotidiens, ni la sereine impassibilité du marbre, ni un jardin portatif pour aller vivre dans le désert! — En vérité, Mesdames et Messieurs, je vous l'affirme : c'est la société qui est coupable d'excitation à la débauche, et non pas moi.

Encore, si, pour restreindre cette tendance grandissante à la richesse du vêtement et à l'artifice de la tournure, le gouvernement prenait quelques mesures prohibitives. S'il promulguait des lois somptuaires comme celle d'Oppius, à Rome, qui défendait aux femmes d'avoir à leur usage plus d'une demi-once d'or, de porter des habits de diverses couleurs et de se faire traîner en char dans la ville. Cela servirait au moins d'avertissement au libertinage effréné de la décoration vestimentale. Mais non : le surah succède à la moire, et la vigogne au cachemire; puis viennent la gaze et le tulle, la faille et la mousseline, et le pékin et la peluche, et cela n'a jamais de fin.

Eh bien je le dis franchement : j'aimerais mieux qu'on décrétât l'abolition de tout accoutrement, et qu'il fût accoutumé d'arpenter les rues dans l'uniforme d'Eve avant la feuille de figuier. Peut-être qu'alors les seins pendant des matrones trop mûres, les fesses flasques des vieilles sorcières, les fuseaux grêles des filles impubères, les flueurs blanches des chlorotiques et les menstrues des femmes adultes, nous dégoûteraient des plaisirs de Vénus; et je n'en serais pas réduit à occuper le banc des accusés et à me débattre entre les griffes du Code, à cause d'une véhémence de sève qui m'a déjà fait enfanter quatre-vingt-dix-sept serviteurs à la patrie! —

L'éloquent inculpé aurait sans doute continué longtemp sur ce ton, mais il fut coupé par un cri d'alarme parti de la tribune des assistants. C'était une hétaïre qui s'évanouissait dans un dernier hoquet d'hilarité, comme son patron l'Arétin.

La séance fut suspendue, puis reprise tardivement. L'auto-panégyriste, jugeant suffisant l'effet produit, renonça à reprendre la parole. Les jurés passèrent dans la salle des délibérations.

Croira-t-on qu'ils rapportèrent, pour Werther-Falstaff-don Juan Vénérimembru, un verdict d'acquittement sans frais?

LÉON VIAN.

LE QUADRIGE DES ÉGLOGUES

OULIA

Les éphèbes aux seins plats, aux bouches vermeilles
Passent. Les filles sont heureuses. Les abeilles
Ivres, l'aile au soleil, dorment au bord des fleurs.
Les oiseaux en plein ciel s'envolent, querelleurs.
Et tout s'épanche. Et tout tressaille. Et tout rayonne.
La source court. Le roc s'émeut. Le jonc frissonne.
Le fauve penchement des chênes disparaît.
L'ombre repreud son voile au front de la forêt
Et lâche le cheval aux fers d'or Erythrée,
Et la femme que j'aime est par le ciel sacrée.

⁂

O belle! viens... Cueillons des lys et des jasmins,
Nous nous promènerons au hasard des chemins.
L'abîme s'ouvre au fond des feuilles remuées,
Il n'est plus de chagrins. Il n'est plus de nuées.
L'âme est bleue et le ciel est bleu... Aimons. Aimons.
Les nymphes ont le sein couvert de goëmons...
Allons baigner nos pieds, là-bas dans les eaux pures.
Entends. Les vents qui sont des luths ont des murmures
Qui disent : Baisez-vous sur les lèvres! Allez!
Courez! Les mousses d'or vont, sous vos pas ailés,
Effacer les sentiers que prend votre délire.
Enfant, sois Sélénus! ô vierge, sois Argyre!
Aimez-vous! Dans le bois, paix, silence. Aimez-vous...
Les folles branches ont l'écho des baisers fous,
Que votre âme ait le long tremblement des extases.
Et c'est midi. Les fleurs fument comme des vases,
Et l'amour, comme un souffle ondule au bout des blés,
Passe au fond de vos cœurs et dans vos yeux troublés.
Et nous sommes les voix des frissons et des sèves,
Et nous disons : Allez! Semez partout vos rêves.
Ceux qui suivent prendront votre coupe et boiront,
En attendant, riez! chantez! les ans s'en vont,
Et les printemps vermeils suivent les hivers mornes.
Aimez-vous d'un amour sans frein, sans fin, sans bornes
Dans les branches, les nids sont par Avril semés,
Et les nymphes aux bras frêles et parfumés
Avec l'Amour, au bois plein d'ombre, sont venues
Allez! éphèbes plats avec les filles nues,
C'est l'heure où le soir tombe et couvre les massifs!

⁂

Ainsi les voix parlaient. Nous écoutions, pensifs.

GEORGES D'ESPARBÈS.

LES POÈTES MAUDITS [1]

II

ARTHUR RIMBAUD

(SUITE)

Nous ne connaissons pour notre part dans aucune littérature quelque chose d'un peu farouche et de si tendre, de gentiment caricatural et de si cordial et de si *bon*, et d'un jet franc, sonore, alerte, magistral, comme

LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,
A genoux les petits — misère!
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire;
Le boulanger au gros sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.
Quand pour quelque médianoche
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

Quand sous les poutres enfumées,
Chantent les croutes parfumées
Et les grillons,
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre
Les pauvres Jésus pleins de givre
Qu'ils sont là tous,
Collant leur petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes faisant leur prière
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,
Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblotte
Au vent d'hiver.

Qu'en dites-vous? Nous, trouvant dans un autre art des analogies que l'originalité de ce « petit *cuadro* » nous interdit de chercher parmi tous poètes possibles, nous dirions, c'est du Goya pire et meilleur. Goya et Murillo consultés nous donneraient raison, sachez-le bien.

Du Goya encore *les Chercheuses de Poux*, cette fois du Goya lumineux exaspéré; blanc sur blanc avec *les effets* rosés et bleus et cette touche singulière jusqu'au fantastique. Mais combien supérieur toujours et toujours le poète au peintre et par l'émotion haute et par le chant des bonnes rimes!

Soyez témoins :

LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles asseoient l'enfant devant une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

Il n'y a pas jusqu'à l'irrégularité de rime de la dernière stance, il n'y a pas jusqu'à la dernière phrase qui reste, entre son manque de conjonction et le point final, comme suspendue et surplombante, qui n'ajoutent en légéreté d'esquisse, en délicat *tremblé* de facture au charme fin et frêle du morceau. Et le beau mouvement, le beau balancement lamartinien, n'est-ce pas? dans ces quelques vers qui semblent se prolonger dans du rêve et de la musique! Racinien même oserions nous ajouter, et pourquoi ne pas aller jusqu'à cette juste confession, virgilien?

(A suivre) PAUL VERLAINE.

(1) Voir *Lutèce*, n°s 82, 83, 86, 88 et 89.

LA CHASSE AU MINISTRE

Le lièvre est un mythe; le lapin sauvage est domestiqué; la dernière perdrix fut tuée vers 1840 — les journaux en firent grand bruit.

Le cerf, le chevreuil, le sanglier sont devenus fonctionnaires publics : logés et nourris par le gouvernement, ils ont pour

---

UN MARIAGE DE RAISON

Louis Ricare et Clarisse avaient tressailli, et, s'étaient, à sa vue, un peu écarté l'un de l'autre.

Harry souriait.

— Me pardonnerez-vous, dit-il, d'être entré ainsi, dans votre conversation? Je passais, simple hasard, dans ce corridor lorsque j'ai entendu la voix de M. Ricare. Maudit soit ce destin, disait-il, qui vous a jeté aux bras de cet homme. Très intrigué, je suis entré.

— Monsieur, essaya le banquier.

— Veuillez croire que la jalousie n'est pour rien dans ma démarche. On vous prétend l'amant de ma femme...

Ricare avait fait un mouvement.

Et je suis certain que ce n'est qu'une... prétention... du monde. Ainsi, je vous trouve dans la chambre de ma femme à une heure indue, et je suis sûr que vous y êtes pour un excellent motif, — et cependant, je vais vous tuer. Je conçois votre étonnement, mais je vais le faire cesser. Je vais vous tuer parce que j'ai besoin de trois cents mille francs, que vous les avez sur vous, et que si je vous les demandais, vous ne me les donneriez pas. C'est pourquoi j'en suis réduit à les prendre. Voleur!! Allons donc. C'est un mot qui n'a aucune signification. Il n'est *aucun* homme pouvant s'approprier, même au moyen de ce que l'on désigne sous le nom de crime, une somme suffisamment ronde, *impunément*, qui ne le fasse. Dans le cas présent, je ne suis un voleur que pour vous et pour ma femme, puis qu'il n'y a que vous dans la confidence. Or, demain et même tout à l'heure ma femme sera folle, et vous mort, je ne serai donc un voleur pour personne. Donc, je n'en serai pas un. Ah! l'objection, je la prévois... mais je ne crois pas à la conscience.

Le banquier, hagard, regardait cet homme qui lui faisait l'effet d'un effroyable mylaficateur.

— Monsieur dit-il enfin, cessez cette sinistre plaisanterie.

— Fort bien.

Et brusquement Harry dévoilant son révolver, ajusta le banquier en pleine poitrine et pressa la détente.

Louis Ricare tomba foudroyé sur le tapis, pendant que Clarisse s'écroulait anéantie dans un fauteuil.

En quelques secondes Harry avait enlevé les trois cents mille francs du portefeuille du banquier, et dégraffant prestement le corsage de sa femme et les habits de Ricare de façon à leur donner l'aparence du flagrant délit, il se précipita dans le corridor, au devant des domestiques que la détonnation avait attirés.

Froidement, il les fit entrer dans la chambre de Clarisse, et d'une voix calme et haute il leur dit :

— J'ai trouvé cet homme dans les bras de ma femme, et je l'ai tué.

V

Harry Children se rendit immédiatement chez le commissaire de police et lui raconta dans quelles circonstances il avait tué Ricare, qu'il venait de trouver en conversation criminelle avec sa femme.

Le commissaire qui connaissait Harry de réputation le laissa sortir, après quelques banales condoléances sur son « malheur. »

Quand il rentra il trouva sa femme qui l'attendait dans son petit salon.

Elle se leva à son approche.

— Et bien, madame, êtes-vous remise de votre « terrible émotion » interrogea-t-il, avec une nuance de gouaillerie dans la voix.

Clarisse, muette, le considérait avec des yeux où flambait un feu sombre.

— Je suis heureux de vous trouver ici, continua Harry. Je tiens à savoir quel rôle il vous plaira de jouer en cette « délicate occurrence ». Et il souligna ces deux derniers mots d'un sinistre demi-sourire.

A mon avis, vous n'avez que deux partis à prendre, ou aller de ce pas me dénoncer et raconter l'invraisemblable, l'incroyable vérité.

Comme toutes les preuves sont contre vous, on ne manquera pas d'y voir un « système de défense audacieux » qui finira de vous perdre devant l'opinion publique. A la rigueur, il est vrai, je pourrai vous faire passer pour folle — folie bien compréhensible, après le drame qui s'est joué — c'est le mot, dans votre chambre. De là à vous faire interner dans un asile de fous, il n'y a qu'un pas.

L'autre parti qui vous reste, le plus sage, c'est de prendre l'attitude humiliée de la femme adultère, qui pleure sa faute et qu'on pardonne — je suis philosophe.

— Vous êtes plus fort que moi, murmura Clarisse, accablée, je m'humilierai.

VI

Naturellement, les juges ont acquitté Harry Children.

Et le monde aujourd'hui admire la générosité du mari qui a consenti, malgré sa faute éclatante, à pardonner à l'adultère, en faveur de son repentir.

LÉO TRÉZENIK.

Deuxième année. — N° 97. LE NUMÉRO : 10 CENTIMES Du 2 au 9 novembre 1885

LUTÈCE

Journal Littéraire — Politique — Hebdomadaire

RÉDACTION

Tous les Mercredis
De 5 heures à minuit.

Et les autres jours de 5 h. à 6 heures.

LÉO TRÉZENIK
RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES RALL
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Bureaux : Boulevard Saint-Germain, 16, Paris.

ABONNEMENTS

Un an. . . . . 7 francs.
Six mois. . . . . 4 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

SOMMAIRE

Chronique lutécienne. — *Léo Trézenik.*
Orphée. — *Georges Rall.*
Il avait un chien. — *G. d'Esparbès.*
L'F[illegible]e. — *George Herbert.*
Les Poètes maudits. — *Paul Verlaine.*
Et l'Homme habitera l'Océan. — *Léon Vian.*
Zig-Zags. — *Jacques Trémora.*
Les Jeunes. — *Henri Helley.*
[illegible] Téléphone.
Feuilleton : Divine Comédie. — *E. Michelet.*

CHRONIQUE LUTÉCIENNE

Vallès, ce nom qui écrase de ses six lettres tout qualificatif, Vallès vient de faire reparaître son *Cri du Peuple*. L'article de début, où flamboie d'un bout à l'autre son style mâle et musculeux comme un torse d'Hercule, s'ouvre par cette phrase sensationnante comme un tocsin et assourdi roulement de tambour crêpé de deuil :

Le ciel est clair, mais l'avenir est noir. Un murmure dans le fond des faubourgs dit que l'histoire va donner une sœur à l'Année terrible, que les jours de liberté sont comptés, que ceux de la Patrie sont en danger — la guerre en avril, la famine en décembre. Ferry debout, la main nue et le gant jeté !

Lutèce tient à honneur d'être, sinon des premiers, du moins des plus sincères, à saluer ce ressuscité qui vient jeter un peu de poil à gratter dans le lit moelleux où Ferry berce son quiet sommeil.

Pour nous qui mettons les questions littéraires au-dessus des questions sociales, c'est un événement plus littéraire que politique que cette réapparition. Nous allons retrouver, chaque matin, notre Vallès tout entier avec sa fougue et ses virulences, ses coups de rotins enleveurs de peau et les éclats de tonnerre de sa prose tonitruante, méduseuse de ministères.

Dans la presse émasculée ou baillonnée par les nécessités monétaires, cet empêcheur de danser en rond arrive à son heure, avec son hardi lieutenant Robert Caze. Salut donc et bon vent à ce corsaire qui va promener son audacieux pavillon sur la mer politique hérissée de navires excessivement marchands : marchands d'honneur et de dignités, de réputations falsifiées et de croix-pilori, d'enthousiasmes payés, et d'éloges vendus.

Lutèce, l'indépendance *Lutèce* salue l'indépendant *Cri du Peuple*.

⁂

Le Gymnase a fait un quasi four avec *Autour du Mariage* de Mme Martel. Et la presse d'applaudir. Pièce vide a-t-on dit. Parbleu ! M. Hector Crémieux, pour mettre au théâtre ce petit chef-d'œuvre d'esprit et de fine *observation* — je souligne intentionnellement le mot — pour adapter au cadre étroit de la scène ce canevas brodé de la soie étincelante de l'esprit le plus vrai et le plus parisien, M. Hector Crémieux, non seulement a rogné tout autour, mais comme cela ne suffisait pas, il a arraché la soie dont l'éblouissance eut fatigué les rétines publiques, et n'a laissé que le canevas.

Et cependant la presse en a trouvé encore assez pour s'indigner. L'outrecuidance de cette richesse insultait à la pauvreté de nos dignes chroniqueurs si quotidiennement à court d'haleine.

C'est surtout sur le type de Paulette que nos braves critiques ont émoussé leurs plumes rageuses. « Quelle indécence de nous exiber une jeune fille aussi excentrique et surtout — prétendaient ces courte-vue — et surtout si peu *nature*.

Paulette a-t-elle jamais existé ? Allons donc ? Une jeune fille qui fume des cigarettes dit « c'est épatant » « Hein, maman, te voilà collée sous bande » et la veille de son mariage, dispense sa mère d'entrer dans des détails sur lesquels elle semble suffisamment édifiée, voilà bien, n'est-ce pas, o très érudit lecteur de *Lutèce*, rarrissima avis, voilà une conception sortie d'un cerveau déséquilibré.

Ah ! les pru d'hommes ! qui voient toujours la société à travers les bleues bericles de leur soixante ans ! Il faut retourner à l'école, mes vieux, le siècle a marché depuis que vous ne portez plus de culottes courtes. On ne chante plus Béranger aujourd'hui et les jeunes filles n'apprennent plus la vie dans Zenaïde Fleuriot. Demandez aux éditeurs de « Monsieur et Madame Bébé. »

Madame Martel n'a pas eu de succès au Gymnase, parce que Paulette, trop vraie, devient impossible au théâtre, ou il est défendu d'être *vrai* sous peine de chute. Quand on est vrai, on est cruel — n'est-ce pas M. Henri Becque ? — et le public n'aime pas qu'on lui ouvre les yeux.

LÉO TRÉZENIK.

OMBRES CHINOISES

ORPHÉE

C'est à l'heure la plus grouillante du jour, alors que le va et vient des affairés passants est dans son plein, qu'il vient s'installer au coin d'une borne — toujours la même — et prélude.

Il a choisi, pour y donner ses concerts à l'air libre, un étroit passage, reliant deux rues populeuses.

A première vue, il n'y a là qu'une porte cochère banale qui donne accès dans une profonde cour intérieure. Mais la cour se prolonge jusqu'à une autre voûte qui débouche, en tournant un peu, sur la voie parallèle.

Tous les modestes habitants du quartier connaissent ce chemin, toujours humide d'une boue grasse — le soleil ne pénétrant jamais jusqu'au fond de ce puits, grâce aux sept étages qui s'élèvent, tout le long, de chaque côté.

Les gamins organisent dans ce presque calme retrait, entre deux flaques noirâtres, de vastes parties de billes — certains de ne jamais être dérangés par une voiture.

A l'heure du déjeuner, des bandes de blondes et brunes filles — ouvrières des environs — s'y donnent rendez-vous, pour jacasser, avec force cris et rires fous, jusqu'au moment de reprendre le travail abrutissant.

Et les apprentis, nez au vent, les porteurs de paquets, tous les travailleurs de la grande fourmillière — aussi ceux qui courent très vite après rien — passent de préférence à travers cette sombre ruelle, où ne circulent que des piétons et où l'on peut flâner un moment à l'aise, en regardant les ateliers tumultueux qui mugissent aux rez-de-chaussée — à droite comme à gauche.

Les employés hâtifs qui, chaque jour, parcourent un identique et lassant trajet, se servent encore du passage embrumé qui abrège un peu leur course obligatoire.

Et les vieux petits rentiers, secs et désœuvrés, y grillent doucement leur pipe calcinée — heureux d'échapper en partie à l'incessant vacarme des voitures qui les poursuit jusque dans leur logis élevé.

C'est ce trou, ce couloir froid, que le musicien de la rue a adopté pour, quelques heures tous les jours, y faire goûter les œuvres nouvelles des chansonniers populaires.

Il crée ou consacre la réputation d'humbles compositeurs modernes et leur suscite des admirateurs, en propageant leur musique parmi les masses.

Aux premiers accords de sa vieille guitare, un mouvement d'arrêt se produit dans la foule qui arrive et part, en deux courants contraires.

Des têtes curieuses se montrent aux fenêtres, charmées de ce divertissement apporté à l'acharné labeur quotidien.

Les gamins, ramassant leurs billes, s'appellent en courant et, après s'être glissés comme des chats entre les jambes des spectateurs qui déjà font cercle, se plantent délibérément au premier rang, les mains dans les poches, yeux écarquillés et bouche béante.

Les passants de la rue, attirés par la mélodie, viennent grossir le public qui entoure le chanteur et déborde maintenant hors de la voûte, barrant le trottoir.

Sur l'autre bord même, on fait halte en face de cette ouverture d'où sort brusquement un refrain connu et l'on traverse la chaussée pour écouter un couplet. Les plus pressés filent à regret, regardant d'un œil d'envie les privilégiés qui peuvent demeurer plus longtemps.

Des ateliers voisins, les jeunes ouvrières s'échappent sous un prétexte et remontent après un instant, en fredonnant l'air aimé.

Et du sommet des omnibus, les voyageurs se penchent et saisissent au vol un lambeau de la scie en vogue qui leur parvient de plus en plus amoindri et étouffé par le bruit, à mesure que s'éloigne le lourd véhicule, où ils s'entrechoquent, douloureusement ballottés.

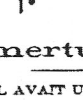
La première chanson terminée, l'artiste ramasse son chapeau qu'il a déposé à terre et le présente à la ronde.

Mais au premier geste de quête, les peu généreux dilettanti, tout à l'heure assoiffés d'harmonie, s'envolent, comme une nuée de perdrix au coup de feu du chasseur.

Seules, quelques unes des pâles fillettes, qui viennent de déjeuner d'une saucisse, lancent deux sous dans le feutre crasseux. Cependant les marmots, forts de leur manque de porte-monnaie, restent fièrement campés et regardant, pleins de mépris, les lâches qui fuient sans faire la moindre aumône au pauvre hère dont les chants viennent de les amuser, en les arrachant à leurs préoccupations.

Lui, reprend philosophiquement sa guitare et sans colère, habitué qu'il est depuis longtemps à l'ingratitude féroce des peuples, gratte un nouvel air.

GEORGES RALL.



Amertumes

... IL AVAIT UN CHIEN

Il est venu me demander l'hospitalité un soir d'orage. Il pleurait, en grattant à ma porte, faiblement, honteusement, avec l'incertitude des mendiants qui cherchent l'aumône. Rarement, on pénètre chez moi. Pourtant, reconnaissant la voix de l'étranger, je lui fis les honneurs de ma cabane.

⁂

Il entra. Sans me regarder. La tête basse. Puis, ayant secoué son corps maigre et transi devant le feu qui flambait dans l'âtre, il se coucha sur le ventre, la tête allongée entre ses pattes boueuses, *ses pattes suspectes*, et me regarda doucement.

⁂

D'où venait-il ainsi ?..

J'ai reculé ma chaise pour le mieux observer. Puis, tout à coup, il leva son museau. Je compris *qu'ayant cessé d'avoir froid, il devait avoir faim*. J'ai été chercher le reste de mon diner, mon diner problématique, aussi ossifié que son échine. Et je le lui ai donné. Et j'ai repris ma place sur la chaise, ressaisissant ma songerie. Attendant ses ordres.

⁂

Quand il eût tout rongé et léché avec une lenteur gourmande, dignement, il s'avança vers moi, et mettant sa tête sur mon genou, il me dit « merci » d'une voix que je compris seul. Ensuite, ayant avisé un tapis où la corde depuis des années immémoriales tressait des dessins autour de quelques vieilles laines flétries, il s'accroupit, et s'endormit. Comme un sage.

⁂

Il a la figure honnête. L'œil plein d'infinis pardons. Au bas de ses crocs, qu'on ne voit jamais parce qu'il ne daigne pas troubler sa tranquille attitude, les chairs tombantes dessinent deux lignes sévères. J'ai des frayeurs vagues, parfois. Je ne sais s'il me soupçonne d'être un homme. Ces craintes me font rester

continuellement bon. Ce chien m'a fait tout comprendre, tout aimer. J'ai partagé ma faim et mon logis. Nous avons la même occupation. Il rêve toute la journée, étendu, le poil au soleil. Moi, je rêve à l'ombre, devant mes livres. Nous vivons ainsi. Silencieusement.

∴

Un jour, le vent brisa la tige d'un glaïeul. Le chien vit ma tristesse, et depuis, marcha avec circonspection dans les allées, la queue baissée, évitant l'expansion des plates-bandes et s'aplatissant pour passer sous les herbes folles. Les oiseaux nichent très bas dans les murs. Ils sont sans effroi, étant aussi nos amis. On voit souvent, dans les coins, sur une marche, entre des branches, ou près de ma porte, la tête grave de mon compagnon au milieu d'ailes qui se croisent. Souvent encore, je l'ai vu attendre la sortie d'un papillon avant de traverser le jardin. Il a des délicatesses cachées qui me remplissent de honte envers moi-même.

∴

Les araignées tendent leurs toiles où elles veulent. Des limaces avaient bavé sur ma « *Narr' Hammoûn* ». J'ai essuyé la bave des limaces. Un jour, j'ai trouvé les marges d'un « Hugo » et de quelques « Balzac » dentelées. Je ne peux pas, je ne veux pas empêcher les souris de *vivre*. C'est la faute universelle, infinie. Pardonnons.

Et je dis à mon chien : ne faisons pas de mal aux bêtes.

∴

Il est un peu farouche. Ses *pareils* ne s'attardent jamais à causer avec lui. Il les congédie mystérieusement avec des signes inconnus. Comme moi, il a la fierté de sa solitude. Les jours de pluie, il déserte le jardin et reprend sa rêverie inquiétante dans un coin de ma chambre, les yeux fixés devant le dernier charbon rouge de l'âtre. Ou bien, il se soigne. Lisse de sa langue acérée, qui se fait douce sur ma main, sa longue tunique tigrée, et ses pattes fines et nerveuses, comme pour paraître beau devant le regard toujours ouvert des esprits qui chantent sa veille. Ses maigres flancs ont le halètement subit des émotions profondes. A quoi songe-t-il donc ? Je cesse d'écrire, ces jours-là, ces tristes jours d'orage, où le vent, ce sanglot, passe dans la pluie, ces froides larmes. Et je le contemple obliquement. Et dans le vol insondable qui entraîne ma pensée, je vois, dans un « *demain* » vague et flottant, une voiture. Grande. *Trop grande*. Bordée de franges d'argent. Traînée par des chevaux noirs. Aux yeux de feu et aux allures calmes. Où je serais étendu depuis quelques heures seulement. Où je dormirais bien. Oh ! bien. *Pour la première fois*. Et que suivrait, simplement résigné, mon compagnon. Qui fut aussi mon ami. Et plus tard mon frère.

Et qui maintenant est mon chien...

GEORGES D'ESPAIRÈS.

L'ÉTOILE

Par les claires nuits d'août, quand la lune, émergeant
De derrière l'épais rideau de la falaise,
Perce son disque d'or dans un nimbe d'argent
Et mire son rayon albe au flot qui s'apaise,

Dans la pâle clarté qui traîne sur le soir,
Près de la mer, où chante à peine un bruit de vague,
Alors, les amoureux vous irez vous asseoir
En regardant le ciel, pris d'une extase vague...

Et vous vous hâterez de dire votre vœu
Chaque fois — dans le grand silence de l'espace —
Que, rapide et laissant un sillage de feu,
Une étoile parmi d'autres étoiles passe.

Car c'est l'ordre divin que, si vous prononcez
Votre souhait avant qu'elle soit disparue,
Tous vos désirs d'amour doivent être exaucés...
Mais il faut que de vous la légende soit crue :

Il était une fois un garçon de vingt ans,
Blond comme le houblon, beau comme la jeunesse
Il devint amoureux quand ce fut le printemps :
A vingt ans, en avril, faut bien que l'amour naisse !

La fille qu'il aimait, brune comme la nuit,
Avait souple la taille et des yeux de gazelle;
Mais Pierre se sentait au cœur beaucoup d'ennui,
Car il ne savait point s'il était aimé d'elle-même.

Si bien qu'il s'en allait pleurant par les chemins,
Contant sa peine à l'air, à l'herbe, au rocher même,
Et suppliait le ciel en lui tendant les mains,
Et disait au soleil : « Soleil, fais qu'elle m'aime ! »

Or voici qu'un beau soir une étoile passa
En traçant sur le ciel une vive lumière;
Quand dans l'infini bleu sa lueur s'effaça,
L'amoureux à l'étoile avait fait sa prière...

Et comme il revenait lentement, en rêvant,
Calmé par la chanson tranquille de la grève,
Le repos de la nuit, et la fraîcheur du vent,
Ce spectacle passa, comme un rêve, en son rêve :

Il vit Jeanne à genoux levant les bras au ciel,
Et put en se cachant écouter sa prière :
Elle priait l'étoile, et sa bouche de miel
Disait : « Etoile, fais qu'un jour j'épouse Pierre. »

Amoureux, hâtez-vous de dire votre vœu,
Chaque fois — dans le grand silence de l'espace —
Que, rapide et laissant un sillage de feu,
Une étoile parmi d'autres étoiles passe.

GEORGE HERBERT.

LES POÈTES MAUDITS

II

ARTHUR RIMBAUD

Bien d'autres exemples de grâce exquisement perverse ou chaste à vous ravir en extase nous tentent, mais les limites normales de cette seconde étude déjà longue nous font une loi de passer outre à tant de délicates merveilles et nous allons entrer sans plus de retard dans l'empire de la Force splendide où nous convie le grand magicien avec son

BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus légèr qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes.
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer, infusé d'astres et lactescent,
Dévorant les azurs verts où flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où teignant tout-à-coup les bleuités, délires
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour.

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets,

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouies
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs,

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous ? d'incroyables Florides,
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,
Des écoulements d'eaux au milieu des bonaces
Et les lointains vers les gouffres caractant.

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums,

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont allé par instants,

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blondes,
Et je voguais lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseaux,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché ma carcasse ivre d'eau.

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouvais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillet faisaient crouler à coups de trique,
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs.

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux ! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
— Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames;
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

Maintenant quel avis formuler sur les *Premières Communions*, poème trop long pour prendre place ici, surtout après nos excès de citations, et dont d'ailleurs nous détestons bien haut l'esprit, qui nous paraît dériver d'une rencontre malheureuse avec le mauvais Michelet, le Michelet de dessous les linges sales de femmes et de derrière Parny (l'autre Michelet, nul plus que nous ne l'adore), oui, quel avis émettre sur ce morceau colossal, sinon que nous en admirons la plus profonde ordonnance et tous les vers sans exception. Il y en a d'ainsi :

2 FEUILLETON DE *LUTÈCE*

DIVINE COMÉDIE

II

(*Suite et fin*)

Aziel regardait, envahi d'une sensation étrange faite de calme délicieux et de secrète terreur.

— Vois ! fit tout à coup Banville en étendant le bras à droite.

C'était une montagne vaste comme une planète, et les yeux d'Aziel n'eussent pu l'embrasser si quelque puissance surnaturelle n'avait centuplé l'intensité de leur vue. Sur les versants, parmi les végétations exubérantes, parmi les fleurs monstrueuses émergeant des verdures de gigantesques palmes, des races entières passaient, grouillaient, vivaient. Des groupes circulaient : bataillons de héros superbes en leur virile beauté, essaims voltigeant de jeunes femmes, nichées papillonnantes d'enfants blonds et roses. C'était tout un monde. Au sommet, un vieillard chenu contemplait sereinement le spectacle.

— Hugo ! s'écria Aziel.

La voix du jeune homme, répercuté par les échos, résonnait, formidable au milieu de l'apaisement solennel.

Effrayé, il se retourna, cherchant son guide, qu'il aperçut devisant avec un personnage magnifiquement beau. Grand, portant sur des épaules élégantes et fortes une tête superbe d'où tombait une longue chevelure noire, l'homme qui causait avec Banville s'étendait nonchalamment sur un tapis éblouissant. Tout en parlant, il jetait des regards extasiés sur une femme assise à son côté dans une nudité radieuse.

Aziel avait les yeux pleins de l'inoubliable image de la vénus. Aux heures des enivrantes songeries, son imagination lui avait montré des cortèges de déesses. Mais la plus idéale de ses conceptions ne valait pas le doigt de la créature étalée devant lui. Un cri d'admiration s'étouffa dans sa gorge. Il demeurait bouche béante, quand il sentit le bras de son guide se glisser sous le sien.

— Maître demanda-t-il, quel est ce couple merveilleux ?

— Ici, répondit Banville, en échange des furieuses tortures du désir inassouvi, les poètes reçoivent cette récompense uniquement enviée : l'accomplissement de leur Rêve. Celui-là passa sur la terre, les bras toujours tendus, les vœux immuablement élevés vers la Beauté souveraine. Regarde bien, et tu le reconnaîtras.

— Oui, c'est Gauthier, fit Aziel qui restait immobile dans la contemplation de la femme.

Son guide l'entraîna.

Bientôt ils aperçurent deux tours dressées l'une en face de l'autre.

La première, élégante et svelte, offrait des parois d'ivoire ciselées avec un art exquis. C'étaient des enchevêtrements de lignes pures et grandes, de rosaces et de colonnades, quelque chose comme de l'architecture gothique qui serait sobre, comme une cathédrale du moyen-âge qui serait une merveille sans être un fouillis.

A l'un des créneaux, un homme était accoudé, les yeux pleins de rêve. Autour de lui, des corps de femmes qu'on devinait superbes à travers leurs longues robes flottantes, volaient silencieusement, portés par des ailes blondes, et parfois s'arrêtaient, lents et rhythmiques, pour lui baiser le front.

La seconde tour, massive et lourde, était bâtie d'énormes blocs de granit cerclés de fer. Et cette citadelle montait vers le ciel, haute et large à loger des peuples. Vaguement, on sentait derrière ces monstrueuses murailles comme un fourmillement d'êtres, comme une expansion de

Adonaï! Dans les terminaisons latines
Des cieux morés de vert baignent les Fronts vermeils
Et tachés du sang pur des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sur les soleils!

Paris se repeuple, écrit au lendemain de la « Semaine sanglante » fourmille de beautés suprêmes.

Lacher les palais morts dans des niches de planches:

L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards:
Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches!
Quand les pieds ont dansé si fort dans les colères,
Paris quand tu reçus tant de coups de couteau
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
La pitié de la bonté des fauves renouveau.
. . . . . .

Dans cet ordre d'idées, les *Veilleurs*, poème qui n'est pas, hélas, en notre possession, et que notre mémoire ne saurait reconstituer, nous ont laissé l'impression la plus forte que jamais vers nous aient causée. C'est d'une vibration, d'une largeur, d'une tristesse sainte! Et d'un tel accent de sublime désolation, qu'en vérité nous osons croire que c'est ce que M. Arthur Rimbaud a écrit de plus beau, de beaucoup!

Maintes autres pièces de premier ordre nous ont ainsi passé par les mains, qu'un hasard malveillant et le tourbillon de voyages passablement accidentés nous ont fait perdre. Aussi abjurons-nous ici tous nos amis connus ou inconnus qui possèderaient *les Veilleurs, Accroupissements, Mon pauvre cœur, Ceux qui disent, Les mains de Jeanne-Marie, Sœurs de charité*, et toutes choses signées du nom prestigieux, de bien vouloir nous les faire parvenir pour le cas probable où le présent travail dût se voir complété. Au nom de l'honneur des Lettres, nous leur réitérons notre prière. Les manuscrits seront religieusement rendus, dès copie prise, à leurs généreux propriétaires.

Il est temps de songer à terminer cette étude qui a pris de telles proportions pour les raisons excellentes que voici.

(*A suivre*) PAUL VERLAINE.

(1) Voir *Lutèce*, nos 82, 83, 86, 88 89 et 90.

CONTES BAROQUES

ET L'HOMME HABITERA L'OCÉAN

Pleurs à l'orient, lamentations au midi, râles d'agonie à l'occident, delirium tremens au septentrion.

La famine, qui, dans son vol anéantisseur, fait le tour de l'univers, a fini par atteindre aussi le soleil. Le macrobien Gargantua stellaire a vu diminuer l'abondante victuaille d'antéroïdes qui alimentait chaque jour ses bombaces incendiaires, et le *Mane Thecel Pharès*, précurseur des dénoûments tragiques a flamboyé sur lui. Sa chaleur et sa lumière ont progressivement diminé; et le moment n'est pas loin où, squelette d'une chandelle expirante soufletée par les rafales de l'adversité, il balancera dans l'espace sa carne inerte, jouet de l'attraction des autres soleils. Jusqu'au jour où, simple cadavre d'astre ambulant, calamiteux trognon de lune défunte, il s'attèlera comme caudataire à la splendeur de quelque planète régnante.

Pleurs à l'orient, lamentations au midi, râles d'agonie à l'occident, delirium tremens au septentrion!

Durant le dépérissement du vieux soleil nourricier, le froid hyperboréen a élargi graduellement sa suzeraineté. Du pôle austral est aussi parti un noyau grandissant de glace mouvante, et bientôt les deux cercles polaires, envahis par les banquises et les icefields, étreignent le reste du globe d'une ceinture frigorifique qui toujours se resserre. L'humanité, décimée par les rigueurs de la température, a été refoulée sur les tropiques; et de sanglantes guerres, necessitées par l'immigration permanente, suffisent à peine à rendre possible le séjour de ses enfants sur un territoire constamment rétréci. Déjà les plantes des pays chauds, la canne à sucre, le caféier et le cacaoyer tout les premiers, ont disparu à jamais d'un sol deserté par les rayons solaires, et leur souvenir n'est plus qu'une tradition fabuleuse des anciens jours.

Pleurs à l'orient, lamentations au midi, râles d'agonie à l'occident, delirium tremens au septentrion!

La race humaine, tout en se façonnant à des froids inconnus aux thermomètres des Sibéries antiques, ne parvient qu'avec peine à se maintenir sur le bourrelet équatorial du globe. Les quelques milliers d'individus clairsemés sur cet anneau sphérique n'y subsistent que par des prodiges de sobriété et de jeûne. Toute végétation a été desséchée sur pied, faute de chaleur et d'eau. Les géniales créations des civilisations disparues, les industries et les mécanismes d'une autre époque, ont été délaissés faute d'aliments et de bras. Les innombrables vaisseaux d'une ère mourante, rendus inutiles par cet investissement implacable de la congélation universelle, ont été abattus pour faire du bois à brûler. Les forces électriques sont dédaignées par une génération pour qui les courants magnétiques ne sont pas réchauffants, et qui s'est convaincue que l'étincelle voltaïque ne fait pas pousser les pommes de terre. L'évaporation des eaux de l'Océan cessant peu à peu, les torrents et les rivières sont sur le point de tarir définitivement. La mer, grossie de l'afflux énorme produit par ce dessèchement des fleuves terrestres, est en proie à des tempêtes inouies, qui la font engloutir les littoraux sablonneux, et submerger passagèrement de longs rubans de grèves. L'humanité raréfiée est de toutes parts cernée par la soif et la faim, par le froid et l'inondation.

Pleurs à l'orient, lamentations au midi, râles d'agonie à l'occident, delirium tremens au septentrion!

Le glas de la disparition de l'homme a-t-il donc sonné au beffroi des cataclysmes? — Pas encore. Les chirurgiens, après de multiples expériences, ont réussi à greffer, sur les joues de leurs contemporains, des branchies analogues à l'appareil respiratoire des poissons, et que l'hérédité perpétue dans l'espèce; les mécaniciens, au bout de pénibles tâtonnements, ont fini par leur adapter aux flancs et aux pieds des nageoires artificielles, et les derniers survivants de l'inhabitable désert terrestre s'élancent dans l'Océan. Sous l'épais couvercle de glace qui abrite l'eau des influences extérieures, ils trouvent une température uniforme et douce, et voient de plantureuses pitances se promener à portée de la main. Certes, leur initiation complète à l'existence sous-marine sera lente et périlleuse; les fatigues et les dangers qui ont assailli, à son apparition sur le globe, l'humanité préhistorique, les attendent aussi: mais, plus heureux que leurs ancêtres nus et désarmés de l'âge de silex, ils ont déjà eu leur possession des armes puissantes; et des moyens scientifiques d'attaque et de défense leur permettront de dompter ou d'anéantir les redoutables monstres marins. Ainsi, la jeune colonie va enfanter une civilisation nouvelle, qui étendra ses ramifications dans un empire quatre fois plus vaste que l'ancien territoire continental. Et comme rien n'est perdu, grâce aux livres, des vieilles études du monde; comme les savants à venir vont inventorier tous les recoins de leur Chanaan aquatique; comme la géologie de la sphère pourra être alors intégralement constituée, — le nouveau genre humain, dépositaire du secret de vie éternelle que recelaient, dans leurs profondeurs jusque-là inaccessibles, les océaniques régions, pourra marcher glorieux et fort vers l'accomplissement de ses grandioses destinées.

Réjouissance au septentrion, exultation à l'occident, cris de joie au midi, clameurs de triomphe à l'orient!

LÉON VIAN.

Zig-Zags

Nos honorables viennent d'avoir un bon mouvement, et nous en prenons note avec d'autant plus de plaisir qu'ils ne le paient pas fréquemment cette fantaisie. Ils ont *repoussé*, dans une des dernières séances, le projet d'article portant rétribution du mandat municipal. S'ils étaient logiques, — mais n'est-ce pas cruel de leur demander cela? — comme il n'y a pas plus de raison pour rétribuer le mandat sénatorial et législatif que le municipal, ils oseraient cette réforme de rendre gratuit ces deux derniers. L'honneur de représenter la Frrr...ance (o Déroulède pardonne-moi ces trois R) ne suffit-il pas à leur désintéressement.

Car ils sont désintéressés, n'est-ce pas. — Oh! laissez ce dernier pétale à la rose de mes illusions! —

Ce serait une façon d'épurer le parlementarisme qui ne manquerait pas de grandeur.

Nous détachons du compte-rendu de la séance de la commission du budjet (nous demandons pardon à nos lecteurs d'avoir hérissé cette phrase d'autant de D, mais c'est la politique que veut ça), nous détachons, dis-je de ce compte-rendu publié par un journal du soir cette simple phrase:

On a relevé dans les tableaux du budjet une erreur matérielle de un million, qui a donné lieu à un incident assez vif.

L'incident aurait été très vif, il se serait même mis dans une colère bleue, qu'il aurait été dans son droit.

Mais voilà qui est bien extraordinaire! Un million perdu? Cela ne s'est jamais vu, même (sortons le cliché traditionnel) « dans les plus beaux jours de l'empire ».

On parle souvent des « leçons » de 1870. Il paraît cependant qu'elles n'ont pas servi à grand'chose, car l'incurie de l'administration militaire est toujours la même.

La cartoucherie de Châteauneuf-Miniac, dans l'Ille-et-Vilaine, est un des plus grands entrepôts de France pour le matériel de guerre.

Dans sa dernière tournée, un contrôleur général consulte les registres du gardien et constate qu'un million de cartouches, destinées aux fusils Gras, c'est-à-dire du modèle de 1874, sont en dépôt dans cet établissement.

Le nombre en est vérifié, on en reconnaît l'exactitude; l'état de conservation doit en être parfait. On veut s'en assurer et l'on découvre alors que ces cartouches ne sont pas du modèle de 1874, mais bien au contraire du modèle de 1866, et qu'elles ne peuvent par conséquent entrer dans les fusils Gras. Elles ne sauraient servir qu'aux chassepots et le chassepot n'existe plus dans l'armée.

Voilà ou nous en sommes après treize ans. En cas de guerre, les braves pioupious arriveraient au feu avec des fusils dont les bayonnettes seules pourraient servir.

Il paraît décidément certain que Camescasse va être contraint de quitter son poste.

Ce serait une belle occasion, pour le Quartier latin, de fêter joyeusement le renvoi de ce bon préfet, en souvenir des fameuses assomades de l'an dernier.

Malheureusement, personne, jusqu'à présent, n'accepte cette triste succession.

Schnerb et Merlin eux-mêmes ont refusé.

On demande un préfet de police?

---

vie enfermée entre ces mœllons grandioses.

Aziel cherchait le seigneur de cette ruche de géants. Il aperçut une tête énergique et fière, avec une bouche mince, hautaine, et des yeux calmes qui plongeaient au fond de la tour. Des vols d'oiseaux immenses tournoyaient plus haut.

Aziel interrogea son guide.

L'un des poètes s'appelait de Vigny, l'autre, Leconte de Lisle.

— Marchons, fit Banville, avant que tu n'aies vu la vingtième partie de ce que tu dois voir, ta pauvre guenille humaine sera fourbue.

Des effluves parfumés arrivaient aux deux promeneurs, mélanges d'odeurs mystiques comme l'encens et voluptueux comme le musc. Il pressèrent le pas.

Un personnage aux yeux profonds, à la bouche plissée par l'habitude du sarcasme, reposait sur un amoncellement de merveilles et parmi des cassolettes fumantes, pendant qu'une femme l'étreignait avec passion. D'abord Aziel avait vu cette créature sous la forme d'un corps idéalement beau dans sa chaste nudité de vénus Anadyomène. Une seconde après, c'était une sorte de Houri gigantesque et fluide qui roulait son amant dans sa chair transparente ainsi que dans une onde. Puis elle vêtit l'apparence d'un ange vaporeux et léger comme les nuages d'un beau jour d'été. Enfin, à chaque battement des cils de l'homme qu'elle adorait, c'était une métamorphose nouvelle qui stupéfiait Aziel.

— Reconnais-tu Baudelaire? fit Banville en entraînant le jeune homme.

Non loin de là, un beau garçon blond et pâle rêvait au milieu d'une cour d'amantes diversement belles.

— Baudelaire! Musset! murmura Banville à l'oreille d'Aziel, grandes âmes qu'une immense sensibilité a torturées au point d'en faire de divines capricieuses! Vois la récompense.

Puis, après quelques pas:

— Voici Lamartine.

Le poète de Jocelyn chantait des vers aux pieds d'une femme de rêve.

— Elvire, n'est-ce pas? fit Aziel.

— Oui, répondit le guide. Mais hâtons-nous: la nuit s'avance, et tu dois être revenu sur terre dès que paraîtra le jour. Hâtons-nous et marchons.

Ils pressèrent le pas, Banville entraînant toujours le jeune homme qui s'émerveillait à chaque coup d'œil.

Ils croisèrent Sully-Prudhomme errant les mains dans les mains de la compagne qu'il avait devinée de son vivant.

Ils rencontrèrent Brizeux avec Marie, Bouilhet parmi des Vestales, Barbier parmi des gueuses échevelées, et Laprade, et Soulary.

Coppée se promenait, au bras d'une délicieuse parisienne, Mendès régnait sur des théories de superbes femmes à faces de vierges ou de courtisanes.

Richepin étreignait une gaillarde aux allures fauves. Bourget adorait une française moderne, Anatole France une Corinthienne, Silvestre, une aphrodite toute blanche parmi ses cheveux d'aurore. Valade passait souriant de son sourire narquois et doux. Hagard, Rollinat portait un squelette comme un Christ fléchissant sous sa croix.

Et d'autres, d'autres encore défilaient sous les yeux d'Aziel harassé, la tête brisée par les series de fantasmagoriques visions.

L'aube s'annonçait déjà, quand, à la porte des surnaturelles demeures, Banville campa son compagnon sur l'hippogriffe qui devait le ramener sur terre.

III

Et, en 1933, Aziel, sur toutes les choses entrevues dans cette nuit mémorable, publiait un superbe poème que pourront admirer nos arrière-neveux.

EMILE MICHELET.

Deuxième année. — N° 93. LE NUMÉRO : 10 CENTIMES Du 10 au 17 novembre 18[?]

LUTÈCE

Journal Littéraire — Politique — Hebdomadaire

RÉDACTION

Tous les Mercredis
De 5 heures à minuit.

Et les autres jours de 5 h. à 6 heures.

LÉO TRÉZENIK
RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES RALL
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Bureaux : Boulevard Saint-Germain, 16, Paris.

ABONNEMENTS

Un an. . . . . 7 francs.
Six mois. . . . . 4 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

SOMMAIRE

Chinoiseries. — *Georges Rall.*
La petite amie. — *Carolus Brio.*
Les Poètes maudits. — *Paul Verlaine.*
En plein soleil. — *Emile Peyrefort.*
Souvenir. — *Guy-Valvor.*
Le masque japonais. — *Jean Moréas.*
Zig-Zags. — *Jacques Trémora.*
La Fosse aux Ours. — *Martin Bâton.*
La Semaine littéraire et artistique.
Notre Téléphone.
Feuilleton : Médecine Rétrospective. — *Marin Bergue.*

CHRONIQUE LUTÉCIENNE

CHINOISERIES

Les chinois sont à l'ordre du jour. La politique, par ricochet, va ramener momentanément l'attention vers les rives du fleuve Bleu, où, disent les saints missionnaires catholiques, on fait dévorer les petits chinois et les petites chinoises par petits cochons violets.

Aujourd'hui encore, même à Paris, mais surtout en province, les bonnes femmes avalent religieusement ces bourdes — comme de simples hosties — sans broncher. Et elles apprennent aux jeunes filles à collectionner les vieux timbres-poste, dont il faut un million, affirment les ecclésiastiques de haut vol, pour racheter un des petits malheureux que les naturels de Pékin emploient à l'amélioration de la race porcine.

Les chinois sont vraiment des gens peu ordinaires. Non contents de manger des chiens fort gras et naturellement truffés, ils arrivent à se nourrir, d'une façon indirecte, de leur propre progéniture. N'est-ce pas un intelligent progrès et la véritable solution de la question sociale?

Ici, nos traine-guenilles, qui procréent à qui mieux mieux des potées de mioches, les laissent bêtement crever de faim devant une table servie. Infériorité évidente.

Mangez-vous les uns les autres sera certainement la devise de l'avenir.

Quant aux vieux timbres-poste, certaines poursuites judiciaires récentes ont révélé que, par des lavages chimiques, pratiqués avec soin, on pouvait obtenir, sans trop de difficultés, des timbres retapés plus beaux et aussi bons que les neufs.

Que l'industrie moderne est admirable ! Ce trafic n'est peut-être pas aussi vertueux que l'achat des jeunes pékinois, mais infiniment plus pratique, par exemple.

En fait, la vente régulière des chinois ne s'opère que chez la mère Moreau. Nombreux sont les amateurs — en dehors du monome annuel des Cornichons — qui vont y gober ces délicieux fruits confits. Mais il faut borner là une comparaison qui deviendrait outrageante, car les gourmets, habitués de la place de l'Ecole, ne manqueraient pas, avec juste raison, de faire un mauvais parti à l'impudent qui les traiterait de cochons.

⁂

Un personnage qui s'est attiré cette semaine, à propos de chinois, les épithètes les plus malsonnantes et qui ne les a pas volées, c'est Jules Ferry — premier ministre. Saluez, manants.

Ferry-Malbrough s'en va-t-en guerre, d'un cœur léger. Parbleu! Que peut-il y perdre? Pas sa vilaine peau, du moins. C'est tout ce qu'il faut pour le tranquilliser.

Pour sa place, il l'eut bien perdue déjà depuis longtemps, si nos honorables n'étaient pas aussi simples.

Dans cette affaire du Tonkin, on accuse Ferry, d'avoir trompé odieusement la Chambre; mais on est forcé de reconnaitre que les députés ont fait preuve, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, d'une incommensurable naïveté.

— Le marquis Tseng est désavoué, crie le ministre qui a besoin d'enlever le vote.

Désavoué par qui? Personne ne s'en inquiète. Et on accorde au cabinet agonisant l'ordre du jour de confiance. Ferry s'en tord les côtes.

Plus tard, toujours trop tard, on découvre que le désaveu en question vient de quelqu'un qui n'a aucune raison, ni aucun pouvoir, de désavouer l'ambassadeur de Chine.

Grande colère, comme on pense, des représentants bernés, qui s'aperçoivent seulement alors qu'on s'est moqué d'eux. De toutes parts la foule crie vengeance. Mais le tour est joué.

Il n'y avait là cependant, de la part de Jules Ferry, qu'une épaisse malice, cousue de gros fil très blanc. Aussi peut-on juger de quelle colossale myopie jouit la Chambre, pour n'y avoir vu que du bleu.

Pour peu qu'on se donne la peine d'y regarder, il est facile de prévoir ce qui se passera vers le Rhin, dès que la majeure partie de nos meilleurs soldats aura pris le chemin du Céleste-Empire.

D'où l'on conclut forcément que le patriotisme n'est pas la qualité dominante de l Assemblée, ou que ce noble sentiment n'aide pas à voir clair dans la bouteille à encre politique. Nombre de députés, en effet, qui affichent hautement leur ardent amour du pays, parlent sans cesse des provinces perdues et de la revanche prochaine, se sont laissé prendre comme les autres au piège grossier tendu par le peu machiavélique Ferry.

Et il arrive que l'étonnement produit par le déplaisant ministre, qui a su reculer les limites de la fantaisie, s'accentue jusqu'à l'invraisemblable en présence de l'attitude d'un parlement qui supporte et encourage les plus mauvaises fumisteries et, sans grimaces, tend les reins aux coups de pied de tous ceux qui veulent bien l'honorer de cette faveur.

GEORGES RALL.

CROQUIS A LA PLUME

LA PETITE AMIE

Petite très petite; pas jolie mais presque, juchée sur ses talons comme un bel oiseau babillard sur un perchoir de luxe, la très folle, très capricieuse et très parisienne Juliette Day, vole à travers les ateliers, furète, remue, critique, met partout son nez rose.

On la croit ici, elle est là. C'est une jolie mouche qui donne partout des ailes se grise de sa folie, se pose à peine, s'envole et reprend sa chanson.

Tantôt elle s'arme d'un fusain, s'assied gravement au chevalet et commence une esquisse. Mais tout à coup elle bondit comme piquée et envoie l'art au diable. en se plaignant que ça salit les doigts. Tantôt elle se drape dans la gloire des soieries japonaises, coiffe sa tête folle d'un casque de Pallas, fait la révérence aux squelettes qui grimacent et s'enfuit épeurée.

Ses jupes sont imprégnées de potins, secouent des histoires drôles. Leur gai frou-frou clapote comme une envolée de grives soules. On voudrait mettre un fil à sa patte pour l'entendre gazouiller toujours. Ne lui demandez point de savantes causeries ou de pompeux discours : Son chant ressemble a celui des oisillons, fantaisiste avant tout, capricieux et blagueur. Elle bat ses trilles de fauteuil en divan, tantôt perchée sur la table à modèles, d'autres fois renversée sur des coussins d'Orient, les pieds sur les chenets, ou le nez à la fenêtre. Les reporters lui empruntent des nouvelles et les échotiers des boutades. Car nul ne sait mieux qu'elle chiffonner l'anecdote. Pas méchante avec cela, jouant seulement de l'esprit comme d'autres des castagnettes instinctivement par un caprice de sa nature.

On a voulu souvent la prendre pour modèle. Pas pour poser les majestés antiques, les parisiennes d'après demain seulement. On a dû renoncer. Elle désespérait ses copistes. Au second coup de crayon, elle s'envolait chatouillée d'un prurit de parler : « Au fait, mon cher, que je vous en raconte une bonne. » Et c'était à recommencer.

Quant à l'aimer on n'y songe ma foi guère. Qui diable poursuivrait ce papillon, coureur pour lui planter au cœur l'épingle d'esclavage? D'ailleurs on échouerait. D'homme à femme, les rapports suivent un *crescendo* naturel qui mène à un paroxysme après lequel l'amour perd ses droits. Est-ce qu'on cueille les fleurs qu'on admire tous les jours? On les respire, c'est tout.

Elle n'est pas la maîtresse qu'on adore, ni le modèle qu'on paie. Pas davantage la grande dame qu'on adule pour lui vendre très cher les bouts d'étude dont personne n'a voulu. Où donc prendrait-elle de l'argent, elle qui ne paie sa couturière qu'en beaux sourires sonnants?

C'est la « petite amie » voilà tout; le rayon de soleil qui danse parmi les toiles, l'écho du boulevard que le vent du caprice porte au bout de l'Avenue de Villiers, le hochet qu'on secoue quand on veut s'égayer, le bibelot vivant, froufroutant et mondain nécessaire comme les émaux et les vieux Rouen dans l'atelier de tout peintre arrivé.

Un jour la « petite amie » devient triste Pourquoi? On l'ignore. Mais son gai babil se tait. Quelque nouvelle folie!

Maintenant elle ne vient plus. Malade, dit-on, d'un joli mal qui pâlit les joues et met aux yeux des cernures bleuâtres. Devinez. Je vous le donne en mille.

Elle aime!

La « petite amie » amoureuse! Pour de bon. Follement éprise du peintre Félicien Palestry, ce farceur qui fabrique rue Pigalle des Graziella pour l'Amérique. Un hasard!

Félicien apprend l'incroyable nouvelle. « Elle aussi! » répond-il simplement en caressant sa fine moustache avec une fatuité parfaite.

Mais Félicien au fond est bon enfant. Il guérira la « petite amie ».

CAROLUS BRIO.

LES POÈTES MAUDITS (1)

II
ARTHUR RIMBAUD

(SUITE ET FIN)

Le nom et l'œuvre de Corbière, ceux de Mallarmé sont assurés pour la suite des temps : les uns retentiront sur la lèvre des hommes, les autres dans toutes les mémoires dignes d'elles : *ils ont imprimé*, — cette petite chose immense. M. Rimband trop dédaigneux, plus dédaigneux même que Corbière qui du moins a jeté son volume au nez du siècle, n'a rien voulu faire paraitre en fait de vers.

Une seule pièce, d'ailleurs sinon reniée ou désavouée par lui, a été insérée *à son insu*, dans la seconde année de la *Renaissance* vers 1873. Cela s'appelait *les Corbeaux*. Les curieux pourront se régaler de cette chose patriotique, mais patriotique bien et que nous goûtons fort quant à nous, mais ce n'est pas encore ça. Nous sommes fier d'offrir le premier à nos contemporains intelligents bonne part de ce riche gâteau.

(1) Voir *Lutèce*, nos 82, 83, 86, 88, 89, 90 et 92.

Eussions-nous consulté M. Rimbaud (dont nous voulons ignorer l'adresse d'ailleurs vague immensément) il nous eût, c'est probable, déconseillé d'entreprendre ce travail pour ce qui le concerne.

Ainsi, maudit par lui-même, ce Poète Maudit! Mais l'amitié, la dévotion littéraires que nous lui porterons toujours nous ont dicté ces lignes, nous ont fait indiscret. Tant pis pour lui! Tant mieux, n'est-ce pas? pour vous. Tout ne sera pas perdu du trésor oublié par ce plus qu'insouciant possesseur, et si c'est un crime que nous commettons, *felix culpa*, alors!

Après quelque séjour à Paris, puis diverses pérégrinations plus ou moins effrayantes, M. Rimbaud vira soudain de bord et travailla (lui!) dans le naïf, le très et le trop simple, n'usant plus que d'assonances, de mots vagues, de phrases enfantines ou populaires. Il accomplit ainsi des prodiges de ténuité, de flou vrai, de charmant presque inappréciable à force d'être grêle et fluet. — Mais le poète disparaissait. — Nous entendons parler du poète correct.

Un prosateur étonnant s'ensuivit. Un manuscrit dont le titre nous échappe et qui contenait d'étranges mysticités et les plus aiguës études psychologiques tomba dans des mains qui l'égarèrent sans savoir ce qu'elles faisaient.

La Saison en Enfer, parue à Bruxelles, 1873, chez Poot, et Cie, 37 rue aux Choux, sombra corps et biens dans un oubli monstrueux, l'auteur ne l'ayant pas lancée *du tout*. Il avait parbleu! bien autre chose à faire.

Il courut tous les Continents, tous les Océans, pauvrement, fièrement (riche d'ailleurs, s'il l'eût voulu, de famille et de position) après avoir écrit, en prose encore, une série de superbes fragments, *les Illuminations*, à tout jamais perdus, nous le craignons bien.

Il disait dans sa *Saison en Enfer*:
« Ma journée est faite. Je quitte l'Europe.
« L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront. »

Tout cela est très bien et l'homme a tenu parole. L'homme en Rimbaud est libre, cela est trop clair et nous le lui avons concédé en commençant, avec une réserve bien légitime que nous allons accentuer pour conclure. Mais n'avons nous pas eu raison, nous fous du poète, de le prendre, cet aigle, et de le tenir dans cette cage-ci, sous cette étiquette-ci, et ne pourrions nous point par surcroît et surérogation (si la Littérature devait voir se consommer une telle perte) nous écrier avec ce Corbière, son frère aîné, non pas son grand'frère, ironiquement? Non. Mélancoliquement? O oui! Furieusement? Ah qu'oui!

Elle est éteinte
L'église sainte,
Il est éteint
Le sacristain!

(*A suivre*) PAUL VERLAINE.

EN PLEIN SOLEIL

A Marcel Fouquier

Par les champs défoncés et les herbes foulées,
Les étalons nerveux poursuivent les juments,
Ce sont, à l'horizon, comme des envolées
Et des roulements sourds et des hénissements.

Entre la terre verte et l'immensité bleue,
Ils montrent orgueilleux, leur poitrail souverain,
Et, sous les clairs rayons, leur crinière et leur queue
Retombent en flots d'or de leur croupe d'airain.

Ils simulent cabrés, avec leur pose altière,
Comme un embrassement tragique dans leurs sauts.
Et le rut, qui sévit par la nature entière,
Fait gonfler leur poitrine et fumer leurs naseaux.

Au milieu du troupeau qui joue et se dérobe,
Ils bondissent le cou tendu, les yeux ardents,
Leurs poils soyeux et noirs se dressent sur leur robe;
Pris d'un besoin de mordre, ils découvrent leurs dents;

Puis, enivrés et las, ils s'échappent par couple,
Et se baisant la bouche où filtre un sang vermeil,
Ils s'unissent ensuite, en ployant leurs reins souples,
Sous le regard aimant et calme du soleil.

EMILE PETREFORT.

SOUVENIR

Il est un air joyeux qu'aux heures de tristesse
Dans mon cœur désolé parfois j'entends chanter,
Comme un frais souvenir d'une jeune maîtresse
Qui du fond du passé revient vous visiter.

Quand cet air enivrant dans mon âme résonne,
Mon cœur des jours heureux croit remonter le cours,
Et, de trouble éperdu, tout mon être frissonne
Au parfum ravivé des anciennes amours.

Les pêcheurs indolents en repliant leurs voiles
Chantaient cet air le soir, à Naple, au bruit des flots,
Tandis qu'au ciel serein brillait l'or des étoiles
Et que les vents erraient pleins d'amoureux sanglots.

Et, rêveur, j'écoutais dans une vague ivresse....
Mais depuis, quand parfois j'entends ce chant joyeux,
Au souvenir flétri de ma pauvre jeunesse
Je sens mes pleurs couler, et je ferme les yeux.

Et je revois alors, ainsi que dans un rêve,
Un ciel chaud qu'éblouit un radieux soleil
Et, sous les blancs rideaux que la brise soulève,
Deux grands yeux alanguis d'amour et de sommeil.

GUY-VALYON.

AVIS A NOS ABONNÉS

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire ce mois-ci sont priés de le renouveler s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

CONTES FALOTS

LE MASQUE JAPONAIS

Yédo. L'on dirait. Tant elle est de potiches trapues et de stores bariolés pleine la chambre. La chambre aux rideaux bleus où fleurissaient les yeux de *l'absente*, plus bleus que les fleurs bleues s'étiolant dans des vases bleus. Et les grands éventails palpitent cloués sur les panneaux comme des papillons, les grands éventails où des papillons sont peints, les grands éventails diaprés comme des perruches, les grands éventails où des perruches sont peintes.

Et le petit masque japonais, don de *l'absente*, rêve sur le mur blanc juste en face du lit, du grand lit froid comme un catafalque, où sur les taies fleurant les parfums aimés de *l'absente*, tristement accoudé *il* songe. Il songe que les nuits veuves s'entassent, que l'hallali des désirs sonne dans ses nerfs exaspérés; il songe au cabaret grouillant là-bas sous la flambée du gaz, il songe à la petite brune, fine et futée jusqu'au bout de l'orteil, à la grande rousse, grasse comme une oie, et bête donc! Et pendant que la roue du fiacre retardé chante sur la chaussée, *il* regarde ses bas de soie rouge traînant sur le tapis, ses bas de soie rouge qui le fixent de leurs prunelles rouges avec un air de *viens-nous-en*. Et sa *fidélité* sombre, sombre, comme la carène prise dans un ressac, et la tunique de lin des chères *remembrances* va être souillée.

Et, ses yeux tombent sur le petit masque japonais, don de *l'absente*, pâle sur le mur blanc, juste en face du lit. Et le pauvre petit *masque* le regarde si tristement, si tristement que l'hallali des désirs ne sonne plus dans ses nerfs exaspérés, si tristement qu'il ne songe plus à la petite brune, fine et futée jusqu'au bout de l'orteil, ni à la grande rousse, grasse comme une oie, et bête donc! Si tristement que la tunique de lin des chères *remembrances* ne sera pas souillée — encore.

JEAN MORÉAS.

Zigs-Zags

Lisez donc les journaux pour vous renseigner.

A propos du discours de M. Clémenceau sur la bouteille à l'encre de Chine et du Tonkin, l'*Événement* écrit:

Ces vues lumineuses et prophétiques de M. Clémenceau l'ont montré sous l'aspect d'un véritable homme d'Etat. Ce n'était plus seulement le polémiste incisif, le censeur véhément et impitoyable des fautes commises qu'on avait devant soi: c'était un penseur aux idées générales les plus nettes, les plus clairvoyantes, s'élevant à la hauteur des plus graves problèmes de ce temps et traçant avec une sagacité remarquable le programme de la démocratie française à l'extérieur.

Et le même jour, idem à propos du même discours et du même homme, le *Petit Moniteur* dit:

Discours très décousu, dégingandé; l'orateur pousse ses arguments un peu à l'aventure, sans se préoccuper de l'ordre logique; on voit bien qu'il ne sait pas un mot des questions de politique étrangère.

FEUILLETON DE *LUTÈCE*

MÉDECINE RÉTROSPECTIVE

Certes, ce n'est pas avec l'intention de battre en brèche toutes les théories de Messieurs les membres de la Faculté de Médecine, que j'écris ces quelques lignes. Loin de moi une telle audace. J'ai la ferme conviction que tous nos savants ont toujours et quand même raison, quoiqu'en somme, ils ne soient jamais d'accord ni les uns ni les autres. Si l'un dit: c'est la rate, l'autre dira: c'est le foie. Qu'importe! on les consulte et on les consultera toujours.

Le hasard m'a mis entre les mains un vieux, très vieux bouquin, jauni, poussiéreux, poudreux, mangé aux vers, qui ferait certainement hausser les épaules à tous nos savantissimes docteurs s'ils le lisaient. Dans ce livre vénérable, on traite les maladies d'une façon toute spéciale et fort probablement inusitée au siècle où nous vivons. La science a fait tant de progrès! Cependant il peut se trouver encore des gens qui respectent religieusement les vieilles données, les vieilles recettes, les vieilles traditions, et je crois leur rendre service en publiant quelques extraits traduits avec peine de ce livre antique, qui jadis rendit de grands services à nos naïfs et crédules ancêtres, mais qui, à cette époque sceptique et blagueuse, n'aurait plus aucun crédit.

Croiriez-vous, boudinés si « v'lan » et si « pschutt » que notre individu lui-même, notre propre personne, servait dans bien des cas à soulager et à guérir nos semblables. Ecoutez, je traduis:

Les cheveux de l'homme sont propres à abattre les vapeurs, si en les brûlant on les fait sentir aux malades:

On le croirait volontiers n'est-ce pas? Ça doit puer suffisamment pour rappeler à la vie celui qui aurait quelques velléités de la quitter.

L'haleine d'un homme à jeu narrête l'ophtalmie, dissipe les inflammations des yeux et les rétablit, au rapport de Burrhus dans son épître à Bartholin!

Allez donc nier, sceptiques, puisque Burrhus nous le certifie.

Les ongles des mains et des pieds font vomir étant râpés et donnés intérieurement en substance, au poids d'un scrupule, ou bien infusés dans du vin au poids de deux scrupules. Knophelius pour purger les soldats à l'armée par haut et par bas, faisait infuser des rognures de leurs propres ongles dans du vin chaud pendant la nuit.

Ce n'était pas très propre assurément, mais comme l'effet désiré était produit, on n'avait pas à se plaindre; en tout cas c'était une purgation moins chère que celle des pharmaciens actuels.

La salive d'un homme à jeun est estimée contre les morsures vénimeuses des serpents, des chiens enragés. Un grain d'orge mâché à jeun et appliqué sur l'orgeolet, petite tumeur de la paupière, sert à le mûrir, l'ouvrir et le résoudre.

Les cerceuma (les savants maintenant disent cerumen) ou ordure des oreilles, étant avalées! (Pouah!) sont un remède souverain contre la colique; appliquées extérieurement elles guérissent la piqûre du scorpion, les piqûres des nerfs (?) et consolident les plaies.

Avis à ceux qui ne se lavent jamais les oreilles, il y a une fortune à faire!

Le lait de femme est rafraîchissant, propre pour la phthisie et pour les autres maladies de consomption. Mais pour bien faire il faut que le malade le tète:

Vrai, c'est à donner envie d'être poitrinaire.

L'urine (voilons-nous la face) est desicative, abstersive, prise intérieurement. Elle est d'un grand usage dans l'obstruction du foie, de la rate, et préserve de la peste et guérit la jaunisse.

Eh bien alors et Vichy.

Selon Zacutus et Luzitanus, plusieurs personnes ont été guéries des morsures de vipère après avoir bu quelques onces d'urine:

L'urine du mari, bue par sa femme en travail, facilite l'accouchement, comme l'expérience journalière fait foi:

Ça c'est à vérifier.

Pour ceux ou celles qui voudraient essayer du traitement il leur est peut-être utile de savoir que l'urine prise en dedans doit être avalée toute récente et à la dose de cinq ou six onces. Ettmuller dit qu'un goutteux s'est guéri en donnant à manger à un chien ou à un cochon un morceau de lard qu'il avait fait bouillir dans sa propre urine. D'autres y font cuire un œuf au lieu de chair et le faisant manger au chat ou au chien se délivrent de la fièvre qui va par transplantation à l'animal.

On peut faire un essai loyal de ce genre de médication, on ne compromettra bien sûr personne.

Après l'urine! (Proh Pudor)! nous arrivons naturellement au mot qui rendit si célèbre M. Margue, et que Paracelse plus poli, pour ne pas dire plus propre, appelle en périphrasant *le Soufre occidental* et fort à propos selon Glaubert puisqu'il contient un soufre semblable au soufre minéral:

Je laisse Paracelse et Glaubert, assumer la responsabilité de ce qu'ils avancent, j'aime mieux les croire que d'aller